

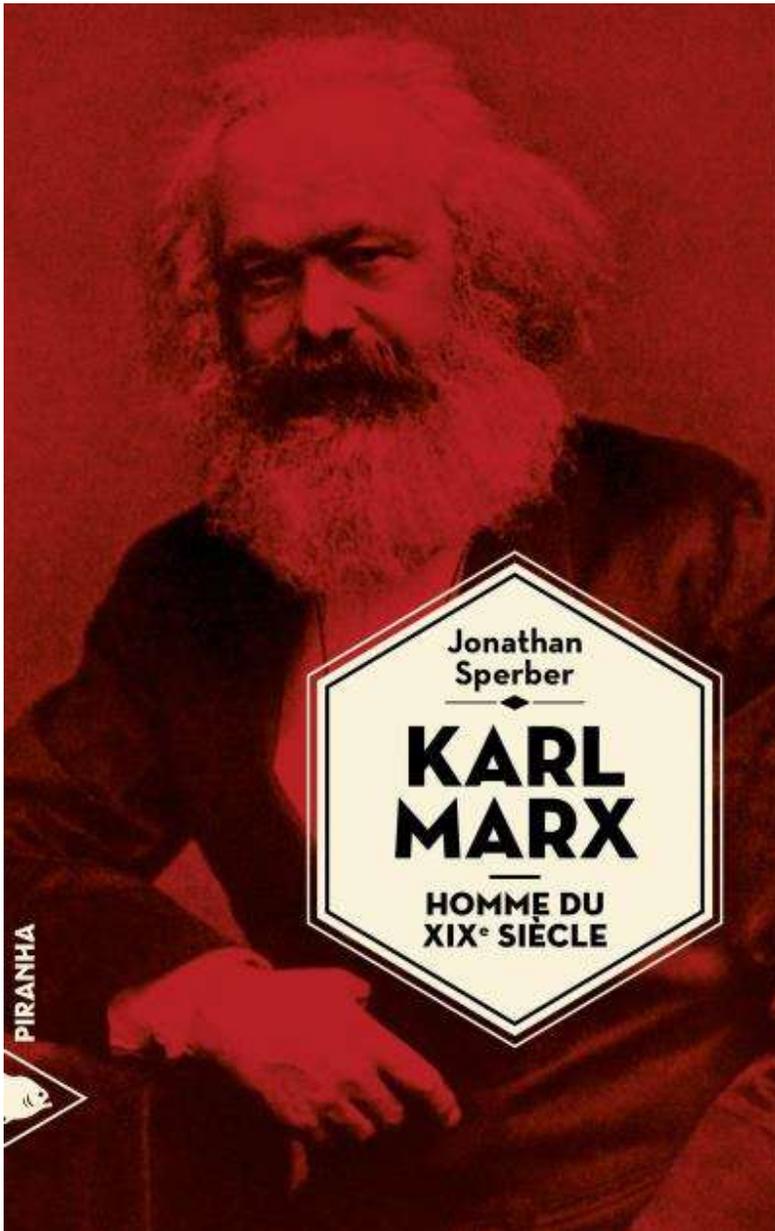
CHAPITRE XI  
L'ÉCONOMISTE

Jonathan Sperber

*Karl Marx, homme du XIXe siècle*, Piranha, 2017

À l'éclatement de la crise mondiale de 1857, Marx commençait à écrire le traité d'économie dont il avait le projet depuis longtemps. Il en avait d'abord élaboré l'idée quand il commençait à étudier les principaux économistes politiques à Paris au milieu des années 1840. Lors de la décennie suivante, exploitant les ressources de savoirs du British Museum, il avait approfondi sa connaissance des théories économiques et exploré les preuves empiriques du développement du capitalisme, mettant par écrit certains des résultats de ses recherches dans ses commentaires sur les affaires et la finance pour le *New-York Tribune*. Ses interprétations furent influencées par les réflexions théoriques qu'il avait élaborées en réaction, favorable ou opposée, au positivisme.

Le projet de Marx pour ce traité était vaste et ambitieux. Il soumettrait les idées des figures les plus marquantes de l'économie politique de l'époque – en particulier Adam Smith et son principal disciple, David Ricardo, mais aussi Thomas Malthus, Jean-Baptiste Say, James et John Stuart Mill, pour ne rien dire des nombreuses autres personnalités de moindre importance – à la critique conceptuelle hégélienne. Malgré tous les points de désaccords qu'avait Marx avec ces théoriciens, il approuvait un certain nombre de leurs idées principales : la détermination de la valeur d'une marchandise par le travail demandé pour la produire, la tendance dans la société capitaliste du taux de profit à baisser dans la durée et la relation entre le loyer de la terre et les différences des revenus agricoles. Sa critique hégélienne allait moins réfuter les propositions de ces économistes que reformuler leurs notions fondamentales avec plus de précision théorique et plus d'exactitude empirique. Enfin, Marx relierait les tendances du développement économique perçues par Smith et Ricardo à sa théorie des étapes de l'histoire humaine et les replacerait dans le large panorama du capitalisme, comprenant son émergence violente,



son épanouissement contradictoire, son déclin entraîné par la crise et sa disparition provoquée par la révolution.

C'était une lourde tâche et ses premières tentatives à la fin des années 1850 se transformèrent en une odyssée théorique, empirique et mathématique d'un quart de siècle. À la différence du héros rusé d'Homère, Marx n'atteignit jamais aucune Ithaque de l'économie politique, mais continua d'errer dans une Méditerranée intellectuelle, avec quelques arrêts de plus ou moins longue durée sur des îles de publication. Tandis qu'il était en voyage, le paysage économique du capitalisme du XIX<sup>e</sup> siècle et le paysage intellectuel de la pensée économique changeaient autour de lui. Le voyage intellectuel ne fut achevé qu'après sa mort. Dans la décennie qui suivit, en déchiffrant péniblement les pattes de mouches de Marx et en rapprochant laborieusement ses différentes ébauches de manuscrits ainsi que ses nombreuses notes, Engels compila et publia le reste de son traité. Le temps qu'il paraisse, la plupart des économistes vivaient dans un univers intellectuellement différent de celui de Smith et Ricardo. L'orthodoxie économique du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que Marx avait entrepris de réaffirmer apparut, quarante ans plus tard, comme une économie dissidente et non orthodoxe.

Le premier manuscrit inédit de Marx, écrit en 1857-1858, est connu sous le titre *Grundrisse* («ébauche de construction» ou «plan général» en allemand) que lui donnèrent les éditeurs russes qui publièrent le manuscrit pour la première fois en 1939. Cette première tentative, forte de 800 pages, était un ouvrage hétérogène, mêlant des arguments soigneusement structurés et des commentaires isolés, des passages bien reliés entre eux et des intuitions de circonstance, des questions tirées des *Manuscrits de 1844* et des remarques issues de ses écrits journalistiques des années 1850. Malgré sa nature fragmentaire et non linéaire, le manuscrit contient les thèmes fondamentaux de l'économie de Marx, qu'il étudierait tout le reste de sa vie. Quelques extraits des *Grundrisse* parurent dans la mince *Critique de l'économie politique*, publiée à Berlin en 1859, qui était comme la partie émergée de l'iceberg. L'opuscule traitait principalement de l'argent et des théories monétaires des économistes et révélait peu de la richesse thématique de son prédécesseur inédit.

Marx travailla à son traité d'économie avec une intensité accrue dans la première moitié des années 1860 et arriva à une esquisse mieux structurée de l'ensemble de l'ouvrage en 1861-1862. Elle comprend une histoire de la pensée économique qu'on ne retrouve pas dans les manuscrits postérieurs, et qui fut finalement publiée séparément sous le titre *Théorie de la plus-value*. Une troisième version du traité, de loin

la mieux organisée et la plus claire, fut écrite en 1864-1865. Comme elle était devenue trop longue pour pouvoir être publiée intégralement en une seule fois, Marx dut en extraire le début, soit environ 40 %, ce qui donna, après une intense révision, le Livre I du *Capital*, qui parut à Hambourg en 1867. Dans les années 1870, Marx apporta un certain nombre de changements et de corrections à son ouvrage pour la deuxième édition en allemand de 1873 et pour l'édition française, publiée deux ans plus tard. La version en anglais, malgré les tentatives de Marx pour obtenir une traduction et trouver un éditeur, ne parut qu'en 1887, après sa mort.

Malgré toutes les versions publiées, la plus grande partie du traité prévu par Marx était inédite à sa mort. Marx espérait pouvoir mener le reste du travail peu après la parution du Livre I et il continua à travailler sur son œuvre jusqu'à la dernière année de sa vie. Mais ses efforts après 1867 restèrent dispersés et fragmentaires ; quand Engels rassembla, organisa et transcrivit les écrits posthumes de Marx, il dut avoir recours aux manuscrits des années 1860. Bien que les livres II et III du *Capital*, tels que les édita Engels, aient été publiés, respectivement, en 1885 et 1894, le Livre I, à bien des égards, fut écrit après les deux autres, et sur de nombreux thèmes importants il contient les dernières pensées de Marx et ses dernières formulations<sup>1</sup>.

Résumer, critiquer et placer dans son contexte historique cette masse gigantesque de matériel publié ou inédit demanderait un livre entier – ou plusieurs livres. Le lecteur, j'espère, se contentera du résumé suivant, qui commence par les conceptions hégéliennes de l'œuvre de Marx, puis expose ses principaux concepts économiques et montre comment il les développa pour former le diagnostic du capitalisme du XIX<sup>e</sup> siècle et le pronostic de son décès. Trois aspects essentiels de la théorie économique de Marx – la baisse tendancielle du taux de profit, le problème de la transformation, c'est-à-dire la transformation de la valeur en prix dans l'économie capitaliste tout entière, et la détermination des prix agricoles et de la rente foncière – restèrent inédits de son vivant. La façon dont Marx se débattait avec les problèmes qu'ils posaient éclaira la relation entre ses idées et celles de ses prédécesseurs et contemporains. Au cours du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, le mécontentement croissant à l'égard des théories d'économie politique existantes conduisit au développement de deux nouvelles versions de l'économie fortement opposées : l'«école historique» et la théorie marginaliste et néoclassique de l'utilité. La façon dont les adeptes de ces nouvelles tendances accueillirent et critiquèrent les idées de Marx démontre à quel point celles-ci furent façonnées par ses prédécesseurs et par l'environnement socio-économique dans lequel ils vivaient. En

revanche, on trouve dans l'œuvre de Marx peu de choses qui intéressent les tendances de l'économie ou de la théorie économique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle.

*Le Capital* commence par la simple perception du système capitaliste dans son ensemble comme un nombre immense de marchandises (tel qu'on traduit habituellement *Ware*, ce qui induit un peu en erreur dans la mesure où Marx désignait par là les biens et les services en général) utiles produites et échangées. Les marchandises ayant des usages innombrables – d'un côté du tissu, de l'autre des céréales –, il faut, si on veut les échanger, une mesure commune de valeur ; leur échange suppose ainsi l'existence d'une monnaie, qui transforme le troc des marchandises en vente, en commerce contre de l'argent. Destiné non pas à échanger une marchandise contre une autre, mais à augmenter sa propre réserve d'argent, le commerce, poursuit Marx, est ce qui transforme l'argent en capital. Ce type d'échange, qui augmente la richesse et la valeur, n'est possible que par l'échange d'argent contre un type de produit très particulier : la force de travail humaine.

Le reste du Livre I du *Capital* explique alors ce qu'implique cet échange : sa relation avec la journée de travail, la distinction entre différents types de capital et son rôle dans la création de survalueur, c'est-à-dire l'augmentation de la richesse dont jouissent les capitalistes comme résultat de leurs échanges avec leurs travailleurs. Marx détaille la production de survalueur en incluant une étude approfondie du système de l'usine, des changements dans la journée de travail, des changements dans l'emploi et dans la structure du capital, et des tendances à long terme dans la distribution des revenus résultant de l'expansion de l'économie capitaliste. Le développement de ces concepts et leur analyse empirique occupent la plus grande partie du Livre I du *Capital*.

Une fois que la survalueur a été extraite de l'échange entre les capitalistes et les travailleurs, il faut encore la produire : les marchandises fabriquées par les travailleurs doivent être vendues sur le marché afin que les capitalistes réalisent un profit. Si le Livre I du *Capital* était consacré à la distribution, le Livre II est une étude de la circulation, du procès d'achat et de vente sur le marché. Le Livre III revient ensuite sur le procès de production à la lumière des résultats de la circulation. Cet ouvrage traite de la transformation de la valeur (dont l'extraction a été étudiée dans le Livre I) en prix par la vente (Livre II) et de la relation entre sa transformation et la baisse du taux de profit – les deux procès étant considérés par rapport à l'ensemble de l'économie et pas seulement par rapport aux entreprises individuelles. Le Livre III

étudie également les problèmes ponctuels qui émergent du croisement de la production et de la circulation, tels que la monnaie, le crédit et la finance, puis les formes particulières de capitalisme, y compris l'agriculture, les mines et la propriété foncière urbaine. Ce dernier livre et l'ouvrage entier se terminent – ou étaient conçus pour se terminer, puisque Marx n'acheva jamais la dernière section, pas même sous forme de plan général – par une explication des différences entre l'analyse du capitalisme de Marx et celles de Smith et de Ricardo et une évocation de la façon dont le système de l'économie capitaliste structure la société de classes.

Cette façon de procéder est fondamentalement hégélienne. Certains auteurs ont comparé le traité économique de Marx et la *Logique* de Hegel<sup>2</sup>. Il serait plus juste de le comparer avec une autre œuvre de Hegel, *La Phénoménologie de l'esprit*, qui commence par la simple et immédiate perception des sens, pour grimper ensuite une échelle de concepts d'une complexité croissante, chaque échelon étant généré parce que le précédent se révèle finalement insuffisant alors qu'il a été minutieusement élaboré. *Le Capital* commence par la forme la plus simple de l'activité économique, la production et l'échange de marchandises, puis développe une structure théorique d'une complexité croissante, chaque étape découlant des limites de la précédente : la question de l'argent suppose d'expliquer comment s'échangent des objets ayant des usages multiples, celle de la nature de la force de travail, comment l'extraction de la survalueur produit des profits, celle de l'analyse de la circulation, comment est produite la survalueur extraite, pour ne donner que quelques exemples. En fin d'analyse, on trouve une société de classes complexe qui contient toutes ses inégalités et ses tendances à l'autodestruction.

L'étape primordiale du processus de développement conceptuel et historique de Hegel est le mouvement de l'extériorisation et de l'étrangéisation de soi, en un mot, de l'aliénation, et de la récupération de la capacité et du matériel qui a été aliéné. Dans les *Manuscrits de 1844*, au cours d'un commentaire sur l'aliénation du travail par le capitalisme, Marx avait déjà transformé les intuitions de Hegel en explication d'économie politique. Des passages entiers des *Grundrisse* ne font que reprendre ces points de vue, rédigés pour la première fois quinze ans plus tôt. Dans *Le Capital*, Marx n'utilise pas les termes « aliénation » ou « étrangéisation », mais il parle bien de « caractère fétiche de la marchandise », la façon dont le capitalisme transforme le procès de réalisation du travail humain en chose, marchandise ou bien à vendre, distincte des travailleurs qui l'ont produite et tient leur vie en son pouvoir<sup>3</sup>.

Si l'usage que fait Marx dans *Le Capital* du concept de caractère fétiche de la marchandise est la preuve du lien avec ses idées des années 1840, l'opposition qu'il établit entre secret et apparence et son affirmation que le lien et la logique internes font la vérité de son travail sur l'économie reflètent, elles, sa méthode postérieure à 1850 et ses sentiments ambivalents sur l'approche positiviste de la connaissance de plus en plus dominante. En décrivant le caractère fétiche de la marchandise, Marx affirme :

Ce qu'il y a de mystérieux dans la forme-marchandise consiste donc simplement en ceci qu'elle renvoie aux hommes l'image des caractères sociaux de leur propre travail comme des caractères objectifs des produits du travail eux-mêmes [...]. Elle leur renvoie ainsi l'image du rapport social des producteurs au travail global comme un rapport social des objets existants en dehors d'eux<sup>4</sup>.

Ce passage, qui rappelle l'analyse philosophique des *Manuscripts de 1844*, souligne la différence entre l'apparence et la logique interne. Les marchandises apparaissent sur le marché, sont vendues au prix du marché, qui se révèle indépendant du contrôle individuel; mais cette apparence voile la logique interne du procès du travail, la fabrication des marchandises par les travailleurs, qui ont perdu le contrôle des produits de leur propre travail social.

L'évocation des secrets comme logique interne d'une apparence perçue empiriquement est surtout remarquable dans le Livre III, dans lequel Marx prévoyait de rassembler tout son système en une totalité et de le comparer avec les idées des économistes politiques classiques. Au début du Livre III, il insiste sur le fait que la survaleur est la forme cachée du profit, que le taux de profit et l'idée de la valeur émergeant du crédit sont tous deux des «apparences», tandis que le taux de profit est «l'élément invisible et le point essentiel qu'il faut élucider». Marx sentait que, parce qu'il avait distingué entre le taux de profit et le taux de survaleur, «cette connexion interne était révélée ici pour la première fois». Il insiste sur le fait que la loi de l'offre et de la demande, dont les économistes bourgeois affirmaient qu'elle déterminait les prix, n'est qu'une apparence et que la réalité de la valeur est plutôt déterminée par le temps de travail, ce qui ne pouvait être découvert que par une étude des liens internes entre les valeurs<sup>5</sup>.

En arrivant aux conclusions de ce livre et de l'ensemble de son ouvrage, Marx commente l'idée, d'abord formulée par Adam Smith puis adoptée par ses disciples, que le prix de vente d'une marchandise est constitué par les revenus de ceux qui l'ont produite et

que ces revenus pourraient être partagés en rentes foncières, en profit (ou intérêt) sur le capital, ou en salaires. Marx qualifie cette idée de «formule trinitaire qui englobe tous les mystères du procès social de production». Les secrets que Marx avait dévoilés dans son étude étaient que ces formes de revenus n'étaient pas indépendantes, mais qu'elles étaient, en définitive, les produits du travail dans le système de production capitaliste. Les meilleurs économistes classiques, affirme Marx, ont pénétré l'apparence des trois formes de revenus, mais, parce qu'ils voulaient défendre le système de production capitaliste, ils sont restés «captifs des apparences de cet univers que leur critique a dis-séqué<sup>6</sup>». C'est seulement en engageant le travail hégélien de développement conceptuel que Marx a été capable de montrer comment l'apparence du système dépend des logiques liées à ses fonctionnements internes.

La méthodologie de Marx peut être comparée à deux autres formes courantes de recherches sur la réalité empirique des sciences sociales. Dans la première, issue des positivistes du XIX<sup>e</sup> siècle, les chercheurs postulent les différents termes de leur modèle (aujourd'hui, sur un mode plus mathématique, on parlerait de leurs «variables indépendantes») et les utilisent pour expliquer les découvertes empiriques. Dans *Le Capital*, Marx a certes élaboré le concept d'économie capitaliste, modèle qui, dès la fin du Livre I (pour ne rien dire des trois ensemble), faisait appel à de nombreux termes et concepts, mais tous développés à partir de la situation initiale des marchandises produites et échangées. Chaque étape du développement suivait l'insuffisance de la précédente à expliquer tel aspect du capitalisme, empiriquement évident. Cette procédure devait révéler la logique interne du système, ce que ne pouvaient pas faire les formes de modélisations plus positivistes utilisant dès le début un trop grand nombre de termes<sup>7</sup>.

La seconde forme de modélisation est celle utilisée par les économistes, à l'époque de Marx comme aujourd'hui. Cette version emploie un nombre réduit de termes pour produire un modèle délibérément simplifié de réalité économique et révéler de cette façon les effets de ce que les économistes considèrent comme des facteurs cruciaux. Dans un second temps, ils sont censés réintégrer les facteurs qu'ils avaient négligés, mais il est notoire qu'ils ne le font pas et qu'ils appliquent leur modèle simplifié directement quand ils font des recommandations politiques. Ce n'est pas si différent des procédures de Marx, à ceci près que les termes que Marx réintégra ne sont pas tant des modifications de ses présupposés initiaux que des conséquences de leur développement conceptuel, aspect nettement dialectique du mode de raisonnement de Marx.

La théorie économique de Marx est structurée par cinq distinctions conceptuelles : entre la valeur d'échange et la valeur d'usage ; entre l'usage de l'argent pour échanger des marchandises et son usage pour accumuler du capital ; entre le travail et la force de travail ; entre le capital variable et le capital constant ; entre le taux de survaleur et le taux de profit. Ce n'est qu'après avoir fait ces distinctions, qui, comme on peut l'attendre des méthodes de Marx, émergent les unes des autres, que Marx a pu développer son analyse du capitalisme et son diagnostic quant à son avenir et les démarquer des versions proposées par les économistes politiques de son temps<sup>8</sup>.

La distinction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange est conceptuellement très claire. La valeur d'usage est le bénéfice subjectif qu'un individu reçoit de la consommation d'une marchandise ou d'un service ; la valeur d'échange, le prix payé pour cette marchandise ou cette valeur sur le marché. L'échange requiert une mesure commune de la valeur, l'argent. Le producteur d'une marchandise la vend, transmettant ainsi sa valeur d'usage au consommateur, reçoit la valeur d'échange de cette marchandise sous forme d'argent, puis acquiert une autre marchandise avec cet argent. Marx prend l'exemple d'un fermier qui vend le blé qu'il a fait pousser et emploie sa recette pour acheter une pièce de tissu en lin faite par un tisserand, tandis que ce dernier se sert de l'argent gagné en vendant le tissu pour s'acheter une Bible. Mentionner l'achat d'une Bible, avec la valeur d'usage spirituelle qu'elle suppose, a une intention ironique, mais l'essentiel est d'illustrer le lien entre l'échange et la division du travail<sup>9</sup>.

Selon Marx, cet échange simple n'est pas du capitalisme. Le capitalisme implique une version différente du procès d'échange. Dans cette version, l'argent est utilisé pour acquérir une marchandise et cette marchandise est ensuite vendue avec un profit, si bien qu'il y a plus d'argent au bout de la chaîne de la transaction qu'au début. Cette utilisation de l'argent pour augmenter la valeur, affirme Marx, transforme l'argent en capital. Mais comment cela peut-il arriver si les marchandises sont vendues pour leur valeur d'échange ? D'où vient cette valeur supplémentaire, cette « survaleur », comme l'appelle Marx ?

La réponse à cette question place Marx dans un débat au long cours entre les économistes politiques au sujet de la théorie de la valeur-travail. D'abord avancée par Adam Smith, puis formulée de façon élaborée par David Ricardo et adoptée dans le texte économique de référence de l'époque de Marx, *Principes d'économie politique*, de John Stuart Mill (1848), cette théorie établit que la valeur d'une marchandise vient de la quantité de travail nécessaire pour la produire<sup>10</sup> – Marx utilise la formule « temps de travail socialement nécessaire ».

Le problème, souligné par les critiques de Ricardo (et Marx, qui avait une culture exceptionnelle en matière d'économie politique, en était très conscient) est qu'une telle mesure de la valeur ne fonctionne pas quand on l'applique à la valeur du travail lui-même. Il n'est conceptuellement pas évident que le travail puisse être évalué tout en étant la mesure de la valeur. Si on essaie de surmonter cette objection en affirmant que la valeur du travail est le travail lui-même, alors la valeur de la marchandise produite et la valeur du travail nécessaire pour le produire sont une seule et même chose. Une telle équivalence implique que les capitalistes ne peuvent pas gagner d'argent, à moins que – comme certains socialistes, dont le vieux rival de Marx, Proudhon, le suggéraient – ils ne trompent systématiquement les travailleurs, en les payant moins que la valeur de leur travail. Marx rejette cette idée et, dans son opuscule de 1859, il explique que de futures publications fourniront la solution à ce problème fondamental de la théorie de la valeur-travail<sup>11</sup>.

Dans les *Grundrisse*, Marx revient sur ce problème un certain nombre de fois, avant de formuler la solution qu'il adoptera dans ses écrits économiques. Les travailleurs, affirme-t-il, ne vendent pas leur travail aux capitalistes, mais ils leur vendent plutôt ce que Marx appelle d'abord leur « aptitude à travailler » puis leur « puissance de travail », avant de fixer la formule « force de travail ». La valeur d'échange de la force de travail est le temps nécessaire pour produire cette force de travail – c'est-à-dire pour maintenir les travailleurs et leur famille en vie et au travail, à un niveau de vie constant. La valeur d'usage de la force de travail, d'un autre côté, est le travail lui-même, qui a pour propriété spécifique d'augmenter la valeur. Formulé en termes de temps de travail, mesure standard de la valeur à l'époque, l'argument de Marx est que des ouvriers dans un atelier de textile (pour prendre une industrie typique des années 1860) ont des journées de travail de douze heures à transformer le coton brut en fil de coton. Le fil produit en six heures, la moitié d'une journée de travail, une fois vendu, suffit à payer leurs salaires (à les rétribuer pour leur force de travail) et la moitié des coûts de leur employeur pour le coton brut, l'énergie pour les machines, le chauffage et l'éclairage du bâtiment de l'usine et l'usure du matériel de production. Mais ils continuent à travailler les six heures restantes et la production de ces six heures, une fois vendue, compense l'autre moitié des coûts de l'employeur et ajoute une survaleur, le profit des capitalistes.

Dans un passage célèbre, chargé de sarcasmes, mais exprimant aussi sa philosophie de l'histoire, Marx nomme cette vente de la force de travail : « liberté, égalité, propriété et Bentham<sup>12</sup> ». Les capitalistes

et les ouvriers, deux parties librement contractantes, ont un commerce égal, les ouvriers recevant la juste valeur d'échange de leur force de travail, en retour de ce qu'ont obtenu les capitalistes pour consommer la valeur d'usage de leur force de travail. Chaque partie vend ce qu'elle a à vendre, les ouvriers leur force de travail, les capitalistes l'argent des salaires, et chacun, comme le philosophe utilitariste Jeremy Bentham le formulait, agissait selon son intérêt propre.

Marx ajoute une dernière caractéristique à ces concepts fondamentaux : la distinction entre différentes sortes de capital. Les économistes de l'époque distinguent le capital « fixe » du capital « circulant », le premier comprenant les structures et les équipements de production, le second la matière première et les marchandises finies. Marx adopte cette distinction et la commente longuement dans le Livre II, mais il rassemble également les deux termes sous la formule « capital constant ». À ce capital constant, il oppose le « capital variable », le coût des salaires des ouvriers, idée développée dans les *Grundrisse* d'après un des concepts d'économie politique de Ricardo, le *wages fund*, c'est-à-dire la part du revenu national disponible pour payer le salaire des ouvriers. Marx donne un tour hégélien à ce concept, devenu *Arbeitsfonds* (traduit en français par « fonds de travail »), en définissant les salaires comme du capital puisqu'il unit des conceptions en apparence opposées et indique également le rôle central du travail dans la création de capital.<sup>13</sup>

La mise en opposition du capital constant et du capital variable est particulièrement pertinente pour étayer un autre thème majeur de sa théorie, la proposition de la baisse du taux de profit. Marx affirme que le capital constant contenu dans chaque marchandise mise en vente n'augmente pas sa valeur ; le prix de la matière première, des machines, de la structure, de l'énergie, etc. ne fait que se transférer aux marchandises finies. Seul le capital variable, la force de travail humaine, peut augmenter la valeur des marchandises<sup>14</sup>. Marx distingue le taux de survaleur (le ratio de profit des capitalistes par rapport à leur coût du travail) du taux de profit (le ratio de profit des capitalistes par rapport à leurs coûts à la fois pour le travail, la matière et les machines), ou le travail vivant du travail mort, comme il appelle parfois ces deux formes de capital. Bien que le taux de profit corresponde à la façon dont les capitalistes eux-mêmes calculent leur retour sur investissement, ce n'est qu'une apparence, car c'est le taux de survaleur qui détermine leur profit.

Une fois ces distinctions conceptuelles en place, Marx est prêt à formuler sa théorie. Les capitalistes, poussés par la compétition du marché, luttent pour augmenter, ou au moins maintenir, leurs profits

et, compte tenu de l'origine de la survaleur, Marx voit deux manières pour eux de le faire. La première est ce qu'il entend par la « production de la survaleur absolue », c'est-à-dire l'allongement de la journée de travail, de façon que les travailleurs consacrent proportionnellement une plus grande part de leur temps de travail à produire des profits pour leur employeur capitaliste et une plus petite part à produire des marchandises qui, une fois vendues, payeront leurs salaires. Dans cette analyse de la production de la survaleur, qui commence à environ un tiers du Livre I, Marx abandonne la forme du raisonnement abstrait qu'il suivait jusque-là et cite des éléments matériels empiriques. Utilisant pour principale source les publications officielles et les rapports des commissions d'enquête parlementaires, il dresse un sombre tableau de la misère et de l'exploitation, avec des ouvriers épuisés et malades, et même de jeunes enfants, travaillant nuit et jour. Il rapporte l'histoire d'une modiste de Londres, Mary Anne Walkley, qui peinait à achever les robes des dames qui se préparaient au bal du prince de Galles en 1863, et qui mourut littéralement à la tâche<sup>15</sup>.

À cette époque, l'exploitation capitaliste rencontrait une résistance ouvrière sous la forme de campagnes pour une journée de travail plus courte garantie par la loi et de revendications par les syndicats d'heures plus courtes<sup>16</sup>. La théorie de Marx sur la survaleur explique son soutien à l'Association internationale des travailleurs et au syndicalisme qu'elle appuyait. La revendication par les syndicats de la réduction de la journée de travail était primordiale dans la lutte des classes, car elle impliquait que les travailleurs reprennent aux capitalistes une part de la valeur qu'ils avaient créée, en faisant baisser la survaleur des capitalistes et par conséquent leurs profits. C'était une action réformiste, mais qui s'attaquait directement à la source de profit des capitalistes et qui menait à la fin du système capitaliste.

Marx comprenait que l'allongement de la journée de travail, même sans opposition de la classe ouvrière, allait atteindre des limites physiques, à moins que tous les travailleurs ne soient destinés à rejoindre Mary Anne Walkey dans la tombe. La plus grande partie de son analyse se concentre sur l'extraction de ce qu'il appelle « la survaleur relative », générée quand le travail est rendu plus productif. Même si ces travailleurs plus productifs continuent de consacrer la même proportion de leur journée de travail à compenser les coûts d'équipement et de matière première (générant du profit pour les capitalistes), ils produiront davantage de marchandises durant ces heures et généreront donc davantage de profits. Marx pense que « la pulsion immanente au capital et sa tendance constante seront donc d'accroître la

force productive du travail<sup>17</sup>». Tout le capitalisme consiste à produire plus et à produire de façon plus productive.

L'augmentation de la productivité dans le travail résulte du développement de l'utilisation de machines. Les nombreuses illustrations de ce fait citées par Marx proviennent de l'Angleterre des deux premiers tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, le pays des moteurs à vapeur, des machines à filer hydrauliques et des métiers à tisser mécaniques. Pour lui, cette tendance n'allait pas seulement se poursuivre, mais s'amplifier. La machinerie, l'énergie nécessaire pour la faire fonctionner et la matière première qu'elle traite constituent une part toujours croissante des dépenses des capitalistes par rapport à l'argent dépensé pour les salaires des ouvriers. Pour reprendre une formule de Marx, la « composition organique du capital », le ratio de capital constant par rapport au capital variable, ne fait qu'augmenter<sup>18</sup>.

Les conséquences de cette tendance étaient à la fois d'une grande variété et d'une portée considérable. L'augmentation des dépenses nécessaires pour avoir davantage de machinerie poussait les plus petites entreprises à la faillite et encourageait la formation d'entreprises capitalistes toujours plus grandes. Des entreprises plus importantes et des rendements plus élevés requéraient des marchés plus étendus – étendus au monde entier. Les artisans qui, comme les tisseurs en Inde, travaillaient à la main étaient poussés à la faillite et leurs pays devenaient de simples sources de matière première. Les émigrants des pays industrialisés qui s'installaient en Australie, en Amérique du Nord, créaient plus de marchés pour les marchandises industrielles et plus de sources de matière première<sup>19</sup>.

Et pourtant le même processus qui conduisait à produire toujours plus de richesse dans la société produisait également toujours plus de misère. Au fur et à mesure que la production devenait de plus en plus mécanisée, le besoin de main-d'œuvre des capitalistes diminuait, tirant vers le bas les salaires des employés réguliers et augmentant le nombre d'ouvriers précaires ou sans emploi. S'ils ne rejoignaient pas les vagues de migrants, ils devenaient, selon une formule célèbre de Marx, l'« armée de réserve de l'industrie ». De cette façon, le capitalisme créait une situation permanente de surpopulation pour le prolétariat. Enfin, l'introduction d'une machinerie toujours plus coûteuse suppose, pour que son coût soit amorti, qu'elle fonctionne pendant un plus grand nombre d'heures, si bien que l'expansion de la mécanisation produisait simultanément du chômage et une journée de travail plus longue pour les ouvriers encore employés<sup>20</sup>.

Marx suggère également que les variations de la taille de cette armée de réserve étaient la cause des cycles économiques et de crises

commerciales qui revenaient régulièrement. Le rapport de cause à effet ici n'est pas entièrement clair et il serait plus logique de l'inverser et de considérer que ce sont les cycles économiques qui déterminent la taille de l'armée de réserve industrielle : dans des périodes de *boom*, les chômeurs auraient plus de chance de trouver un emploi et l'armée de réserve se réduirait, tandis que durant les crises, le chômage étant en hausse, ses rangs augmenteraient. Dans tous les cas, il manque au Livre I du *Capital* une théorie explicite des cycles économiques et des crises commerciales. Et si le sujet est davantage développé dans le Livre III, publié à titre posthume, son contenu diffère sensiblement des affirmations du Livre I. Après que ses espoirs de voir une révolution naître de la crise mondiale de 1857 eurent été déçus, Marx eut tendance à minimiser l'importance des crises dans la fin du capitalisme<sup>21</sup>.

En fait, il considérait que c'était le contraste entre la richesse créée par la plus grande productivité du travail (résultant de l'accroissement de la composition organique du capital) et la misère que ces mêmes tendances ne manqueraient pas de provoquer chez les ouvriers qui mènerait à la fin du capitalisme. Dans le chapitre intitulé « La loi générale de l'accumulation capitaliste », Marx résume, d'un ton rageur, la direction générale du processus auquel conduit l'accroissement de la composition organique du capital :

La loi qui maintient constamment l'équilibre entre la surpopulation relative ou l'armée industrielle de réserve, et l'ampleur et l'énergie de l'accumulation, rive beaucoup plus fermement le travailleur au capital que les coins d'Héphaïstos ne clouèrent jamais Prométhée à son rocher. Elle implique une accumulation de misère proportionnelle à l'accumulation du capital. L'accumulation de richesse à un pôle signifie donc en même temps à l'autre pôle une accumulation de misère, de torture à la tâche, d'esclavage, d'ignorance, de brutalité et de dégradation morale pour la classe dont le produit propre est, d'emblée, capital<sup>22</sup>.

À la suite de ce jugement catégorique, Marx entreprend d'en fournir une preuve empirique, en recourant (comme pour la majorité de son livre) à l'évolution de la Grande-Bretagne entre le milieu des années 1840 et le milieu des années 1860. Il passe en revue l'énorme expansion des exportations (de 58,8 millions en 1847 à 188,9 millions de livres en 1866), l'augmentation constante des hauts revenus, d'après les statistiques du fisc, et la hausse de la production de charbon et d'acier. Marx reconnaissait très bien ces signes de l'augmentation de

la production et de l'accumulation capitaliste, puisqu'il les rapportait dans le *New-York Tribune* dès le début des années 1850 et qu'il avait pris l'habitude d'avoir toujours avec lui un carnet dans lequel il notait des statistiques<sup>23</sup>.

Sur ce fond de croissance de la richesse de la bourgeoisie, Marx multiplie les preuves du malheur et de la misère du prolétariat. Les publications officielles qu'il cite révélaient que des cordonniers de Londres sous-alimentés, ne pouvant plus payer les loyers trop élevés de la métropole, étaient jetés à la rue. Elles décrivaient des maisons de pauvres bondées, des ouvriers agricoles qui peinaient dans des équipes de travail dans lesquelles la présence de femmes et d'enfants maintenait le salaire des hommes adultes au plus bas – et de fréquentes grossesses adolescentes en étaient le prix. Le régime alimentaire de ces ouvriers agricoles maltraités était pire que celui des détenus.

Les récits de Marx sont des documents choquants sur l'exploitation, l'oppression et la pauvreté, et la lecture en est pénible aujourd'hui encore. Mais contrairement aux commentaires sur l'augmentation du rendement de l'industrie et de la richesse des classes supérieures, il s'agit d'instantanés des années 1860, sans indication qui permette de dire si la situation était alors pire ou meilleure qu'auparavant. Marx savait que la situation avait changé en Angleterre depuis les premières années de la révolution industrielle au début du XIX<sup>e</sup> siècle. En écrivant sur les phases initiales de l'industrialisation en Russie durant les années 1860, il affirmait que dans l'empire du tsar «si fertile en infamies de toutes sortes, les vieilles monstruosité[s] de l'enfance des *factories* anglaises s'épanouiss[ai]ent à l'envi<sup>24</sup>». Cette dénonciation admettait tacitement que de telles atrocités n'avaient plus cours en Angleterre et que la situation s'était améliorée durant les quarante ou soixante dernières années.

Or, non seulement il ne prend pas en compte l'évolution dans le temps, mais le portrait qu'il dresse du prolétariat est sélectif et s'appuie seulement sur les descriptions des plus pauvres parmi les plus basses classes d'Angleterre. À l'Association internationale des travailleurs, Marx avait rencontré des syndicalistes britanniques qui représentaient des ouvriers vivant dans de bien meilleures conditions; il les avait croisés dans les rassemblements auxquels il avait assisté à Hyde Park et sur les tribunes des meetings organisés par David Urquhart et l'AIT; mais ces ouvriers-là n'entrent pas dans ses descriptions de la condition du prolétariat des années 1860.

Dans les chapitres conclusifs du Livre I, Marx replace cette image de l'appauvrissement du prolétariat dans l'histoire plus générale du capitalisme. Il commence par l'«accumulation primaire» ou

«initiale» (ces deux formules rendent mieux l'allemand *ursprüngliche Akkumulation* que la traduction française courante d'«accumulation primitive»), l'appropriation de la survaleur par les capitalistes préindustriels à partir du XVI<sup>e</sup> et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Avant que la machinerie n'augmente la force de travail productive, les capitalistes extrayaient de la survaleur par ce qui était quasiment du vol légitimé : en saisissant les biens communaux des fermiers, contraignant ainsi des francs-tenanciers vigoureux à devenir de misérables ouvriers agricoles sans terre, en exploitant des esclaves, en pillant des ressortissants coloniaux. Avec ces observations, Marx intégrait dans ses théories d'économie communiste la critique de la domination britannique des Indes comme un système de vol organisé et de corruption qu'il avait empruntée aux radicaux présocialistes britanniques et publiée dans le *New-York Tribune*. Après l'émergence de la révolution industrielle, cette pratique du vol en plein jour fut remplacée par l'extraction de la survaleur des travailleurs au moyen de l'emploi industriel.

Se projetant dans le futur, Marx réitérait les prédictions qu'Engels et lui avaient faites vingt ans plus tôt dans le *Manifeste du Parti communiste*. Le capital s'accumulerait dans un nombre toujours plus restreint de mains, à mesure que les exigences financières de l'accroissement de la composition organique du capital éjecteraient les plus petites entreprises du marché. La production serait de plus en plus centralisée et mécanisée, conçue pour un maximum d'efficacité. La productivité augmenterait, tout comme les liens de l'économie de marché capitaliste dans le monde. Tous ces développements seraient les caractéristiques d'une future économie socialiste, mais qui se développaient déjà sous l'égide du capitalisme. En même temps, la loi générale de l'accumulation capitaliste dictait que, à la suite de la hausse du capital,

s'accroît[rait] le poids de la misère, de l'oppression, de la servitude, de la dégénérescence, de l'exploitation, mais aussi la colère d'une classe ouvrière en constante augmentation, formée, unifiée et organisée par le mécanisme même du procès de production capitaliste. Le monopole du capital devien[drait] une entrave au mode de production qui a mûri en même temps que lui et sous sa domination. La centralisation des moyens de production et la socialisation du travail attei[n]draient un point où ils devien[draient] incompatibles avec leur enveloppe capitaliste. On la [ferait] sauter. L'heure de la propriété capitaliste [aurait] sonné. On exproprie[rait] les expropriateurs<sup>25</sup>.

Ce passage virulent et souvent cité n'est pas la fin du Livre I du *Capital*. Il continue sur quelques pages avec un autre aspect de l'avenir

capitaliste : il raconte la façon dont la population des colonies anglaises, en croissant, transformait progressivement des îles où les terres étaient bon marché et le prolétariat prospère en centres de la misère et de l'exploitation capitaliste, comme leur pays d'origine. L'ajout de ce passage final fait certes l'effet d'une douche froide après la puissante évocation de la fin du capitalisme, mais le débat sur la colonisation faisait partie intégrante de la façon dont Marx comprenait le capitalisme en tant que système mondial et il y revenait constamment en prenant le développement du capitalisme en Grande-Bretagne comme modèle. Suivant la théorie des étapes de l'histoire qu'il avait ébauchée dans *Contribution à la critique de l'économie politique*, il voyait dans l'expérience britannique l'exemple initial d'un procès universel du développement capitaliste que d'autres pays allaient devoir imiter. Au tout début du livre (dans la préface de la première édition du Livre I), Marx met en garde ses lecteurs allemands contre l'usage qu'il fait d'exemples anglais :

S'il devait arriver que le lecteur allemand traite par des haussements d'épaules et une indifférence pharisenne la situation des ouvriers dans l'agriculture et l'industrie anglaises, ou trouve la tranquillité dans l'illusion optimiste que les choses sont loin d'aller aussi mal en Allemagne, il faudrait alors que je lui crie bien fort : *De te fabula narratur*<sup>26</sup>.

Passant au latin pour insister (C'est ton histoire qu'on te raconte !), Marx affirmait que les exemples anglais employés dans son récit de l'expansion, de l'exploitation, de l'oppression capitaliste et, enfin, de son autodestruction n'étaient pas propres au Royaume-Uni, mais étaient une des directions universelles de l'histoire humaine.

Le diable est dans les détails, et le panorama des origines, de la nature et de la destinée de l'économie capitaliste contenu dans le Livre I du *Capital* ouvre un certain nombre de questions cruciales pour de futures publications. Dans une lettre à Engels en avril 1868, Marx, en esquissant ses plans pour le développement de son œuvre, souligne « la baisse tendancielle du taux de profit suivant le progrès de la société », le fait que la survalueur apparaisse aux capitalistes comme un profit et la « transformation du surprofit en rente foncière<sup>27</sup> ». De ces trois points, la baisse du taux de profit est la clef qui aide à comprendre les deux autres et éclaire la relation de Marx à l'économie politique classique du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Comprendre la direction à long terme du taux de profit fut un problème théorique et empirique constant pour Marx, depuis la

première esquisse de son traité d'économie jusqu'à la veille de sa mort. Dans les *Grundrisse*, il dit de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit : « à tous points de vue, la loi la plus importante de l'économie politique moderne [...]. Malgré sa simplicité, [elle] n'a jamais été comprise et encore moins consciemment exprimée. » Cette question est traitée de façon très différente dans le Livre III du *Capital*, où Marx qualifie la baisse tendancielle du taux de profit de « façon, propre au mode de production capitaliste, d'exprimer le progrès de la productivité sociale du travail<sup>28</sup> ». Puisque la hausse de la productivité du travail est centrale pour son explication de l'extraction de la survalueur relative du Livre I et que l'extraction elle-même l'est pour sa théorie de l'autodestruction ultime du capitalisme, l'analyse de Marx de la baisse du taux de profit est au cœur même de sa conception de la vie et de la mort du mode de production capitaliste.

Marx ne prétend ni dans les *Grundrisse* ni dans *Le Capital* avoir inventé la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Bien au contraire : il sent que son analyse explique pour la première fois une observation caractéristique de l'économie politique de son temps. C'est Adam Smith qui, le premier, avait invoqué cette tendance. David Ricardo l'avait reformulée différemment et plus rigoureusement et elle fut encore reprise dans l'ouvrage de référence de John Stuart Mill. Pour ces deux derniers, la tendance aboutit à un « état stationnaire », où l'économie cesse de croître parce que le taux de profit est tombé si bas que de nouveaux investissements ne sont plus rentables – une issue finale qui était le cauchemar de Ricardo et un projet presque utopique pour Mill<sup>29</sup>. Les deux hommes avaient compris que la baisse du taux de profit aboutirait, d'une manière ou d'une autre, à la fin du capitalisme. Marx les rejoignait complètement, même si sa version de la fin du capitalisme, le soulèvement ouvrier qui ouvre la voie au régime communiste, était loin d'être celle que ces économistes politiques pro-capitalistes auraient adoptée.

Dans la lettre à Engels où il expose ses plans de travail pour le traité d'économie qui suit le Livre I, Marx explique que la baisse tendancielle du taux de profit « ressort déjà de ce qui a été développé au Livre I sur le changement dans la composition du capital en fonction du développement de la force productive sociale. C'est là un des plus grands triomphes sur [...] {toutes les théories} de l'économie jusqu'à nos jours ». L'analyse fondamentale de Marx, développée dans le Livre III, est que la concurrence entre les capitalistes les conduirait à être plus productifs en introduisant toujours davantage de machinerie, si bien que la valeur des moyens de production – la machinerie, l'infrastructure, l'énergie, la matière première – s'élèverait

constamment par rapport à la valeur du travail, ou, comme dit Marx, le ratio de capital constant par rapport au capital variable, la composition organique du capital, augmenterait. Puisque, selon la théorie de la valeur-travail, seul le travail peut augmenter la valeur ou créer de la survalueur (le prix des moyens de production étant simplement transmis dans le coût des marchandises produites), alors, avec l'augmentation de la composition organique du capital, le taux de profit, le ratio de survalueur par rapport au capital investi, devait forcément baisser<sup>30</sup>.

Marx développa cette intuition initiale dans une multitude de développements, réserves et formulations. Un bon nombre de ces formules sont explicitement algébriques et certaines reflètent même son étude de cette discipline. Il existe une formule, que Marx n'utilise pas vraiment même si elle apparaît dans ses manuscrits inédits – où elle est fautive, à cause d'une erreur de calcul –, qui est bien plus simple que la sienne et qui montre l'intérêt de son affirmation tout en révélant les problèmes de son hypothèse. Avancée d'abord par Samuel Moore, le traducteur anglais du Livre I du *Capital*, qu'Engels consultait quand il éditait les sections les plus mathématiques des manuscrits de Marx, la formule a depuis été utilisée fréquemment par les commentateurs du travail sur l'économie de Marx<sup>31</sup>. Le taux de profit est le retour sur investissement, ou, dans le langage de Marx, le ratio de survalueur  $s$  par rapport à la somme de capital constant, la machinerie, l'infrastructure, la matière première, etc.  $c$ , et les salaires, ou le capital variable  $v$ . Cela donne taux de profit =  $\frac{s}{c+v}$ . Moore proposait de diviser le numérateur et le dénominateur par  $v$ , ce qui donne  $\frac{s/v}{1+(c/v)}$ . Le numérateur de cette nouvelle fraction est le taux de survalueur et le dénominateur est 1 plus la composition organique du capital.

Ce que dit Marx, c'est que si la composition organique du capital,  $\frac{c}{v}$ , augmente, puisqu'on utilise dans la production une machinerie de plus en plus chère, coûtant toujours plus que les salaires des ouvriers, le dénominateur augmente, si bien que toute la fraction, donc le taux de profit, tend vers zéro. Ceci est vrai, mais seulement si on suppose que le numérateur,  $\frac{s}{v}$ , le taux de survalueur, reste le même, ou augmente à taux plus lent que  $\frac{c}{v}$ . Si l'augmentation de la composition organique du capital signifie que les capitalistes ne font qu'utiliser davantage de machinerie, de matière première, d'énergie et construisent plus d'usines, cette supposition est exacte; mais pas si la nouvelle machinerie est plus productive que l'ancienne ou que le travail artisanal manuel qu'elle remplace. Une hausse de la productivité signifierait que les ouvriers pourraient produire des marchandises dont les ventes seraient nécessaires au paiement de leurs salaires en un laps de temps

plus court de leur journée de travail, ce qui laisserait, proportionnellement, une plus grande part de la journée à la production de survalueur pour les capitalistes, augmentant par conséquent le taux de survalueur. Cette productivité accrue du travail dans l'ensemble de l'économie capitaliste constitue la caractéristique centrale de l'analyse de Marx.

Même dans ses formulations les plus maladroitement et les plus compliquées, il apparaît que Marx était conscient de ce problème et qu'il cherchait à le résoudre : dans les manuscrits qui constituent le Livre III du *Capital*, dans d'autres manuscrits (essentiellement algébriques) consacrés à l'étude de la baisse du taux de profit, dans sa correspondance avec Engels, et, implicitement, dans son analyse du taux relatif de la survalueur dans le Livre I du *Capital*. Il revint constamment à ce problème et écrivit des équations pour la dernière fois en 1882, un an avant sa mort, proposant de nombreuses explications et solutions dont aucune ne lui paraissait entièrement satisfaisante.

Une des solutions consistait à supposer que le taux de survalueur demeurerait constant dans la durée et dans les différents secteurs économiques avec des ratios changeants du capital constant par rapport au capital variable. Marx en émettait parfois la supposition, mais il savait qu'elle n'était pas correcte, car quand il comparait les pays les plus avancés économiquement, comme le Royaume-Uni, avec ceux qui l'étaient moins, comme l'Autriche, il partait du principe que le taux de survalueur serait plus élevé dans les premiers. Une autre solution proche était que, en considérant l'économie dans son ensemble, le taux de survalueur pourrait augmenter avec le temps, mais plus lentement que la composition organique du capital. Mais il s'agissait encore d'une supposition avancée sans le soutien d'un raisonnement ou d'une preuve<sup>32</sup>.

En fin de compte, Marx n'était pas satisfait par ces solutions, comme on peut le voir dans le Livre III et dans des manuscrits inédits, où il prend systématiquement en compte les conséquences contradictoires sur le taux de profit des différentes tendances dans le développement du taux de survalueur et de la composition organique du capital. Il avançait d'autres explications. L'une d'elles est que l'introduction d'une machinerie plus productive augmenterait bien temporairement le taux de survalueur, au moins pour le capitaliste qui serait le premier à employer ces méthodes. Mais à mesure que ces innovations deviendraient la norme, la concurrence ferait baisser les prix des marchandises produites, si bien qu'il ne resterait aucun profit supplémentaire et que le taux de survalueur s'inverserait jusqu'à retrouver son niveau précédent. Une autre explication, apparemment empruntée à David Ricardo, était que des méthodes plus efficaces et plus productives n'augmenteraient le taux de survalueur que si elles étaient employées à la

production de marchandises nécessaires à la consommation du prolétariat. La logique de ce raisonnement est claire : si les marchandises de consommation de masse étaient moins chères, alors on pourrait moins payer les ouvriers, tout en maintenant leur niveau de vie. Ils pourraient alors consacrer une plus faible part de leur journée de travail à produire des marchandises dont la vente payerait les salaires et une part plus importante à la production de celles dont la vente fournirait aux capitalistes de la survaleur. On peut s'interroger sur les limites de la production de biens de consommation. Prenons par exemple un changement majeur en cours quand Marx écrivait son traité d'économie : un convertisseur Bessemer pouvait transformer trois à cinq tonnes de gueuse de fonte en acier en quinze à vingt minutes, processus qui, avec un four à réverbère, prenait vingt-quatre heures. Cette énorme augmentation de la productivité du travail dans le secteur de la production de marchandises n'allait-elle pas tirer vers le haut le taux de survaleur<sup>33</sup> ?

Dans le Livre III, Marx commente les tendances compensatoires, relevant que, empiriquement, le taux de profit n'a pas baissé durant les trente dernières années. Il observe que cette période a vu l'introduction de l'industrie du luxe à haut profit, et qu'il y a eu des économies dans l'usage du capital – des moteurs à vapeur plus efficaces, utilisant moins d'énergie, par exemple. Le commerce avec les colonies et les pays sous-développés est une autre façon de maintenir les taux de profit élevés ; mais Marx, à la différence de ses successeurs, ne voit pas un commerce de ce genre comme la bouée de sauvetage du capitalisme. La concurrence, affirme-t-il en suivant un raisonnement développé par Ricardo, ferait baisser les taux de profit qui sont au départ élevés. D'une manière générale, Marx considérait que le colonialisme appartenait à la phase précoce du capitalisme, la période d'accumulation initiale du capital avant 1800, quand les capitalistes extrayaient de la survaleur par la force et la violence ; il avait moins de sens dans une époque industrielle où la survaleur pouvait être produite d'une façon plus pacifique<sup>34</sup>.

À elle seule, la variété des explications suffit à montrer la difficulté rencontrée par Marx avec le concept de baisse du taux de profit. C'est le Livre I du *Capital*, écrit après les livres II et III, qui contient la plupart de ses opinions définitives sur le sujet, quand bien même il ne l'aborde pas explicitement. Une des explications qu'y donne Marx – en particulier dans l'édition française et la deuxième édition allemande datant des années 1870 – consiste à aborder l'amélioration de la productivité comme le résultat de découvertes scientifiques et technologiques, sans lien nécessaire avec l'investissement. Cette analyse rompt

le lien entre la hausse du taux de productivité du travail et l'augmentation de la composition organique du capital. Une autre explication consiste à se demander si la croissance de la productivité peut augmenter le taux de survaleur, le taux de profit et le salaire des ouvriers simultanément. Un tel développement, concluait Marx, ne serait possible que dans une économie communiste, jamais dans une économie capitaliste – conclusion qu'on ne peut atteindre que si on admet que sous le capitalisme, le taux de profit doit forcément baisser à long terme<sup>35</sup>.

On trouve une dernière approche de la question, très différente, dans un fragment manuscrit tardif, écrit après 1875. Dans cette brève réflexion, Marx suggère que les capitalistes seraient réticents à introduire une machinerie plus productive et des formes plus efficaces de production, parce que cela rendrait leurs équipements existants obsoletés et réduirait leur taux de profit. Il reviendrait alors au socialisme d'assumer la tâche anciennement dévolue au capitalisme d'augmenter la productivité du travail. Il s'agit d'une idée intéressante – et on pourrait avancer de nombreux exemples de capitalistes renâclant à innover pour les raisons mêmes données par Marx –, mais qui va à l'opposé de tout ce que Marx avait auparavant pensé sur ce sujet<sup>36</sup>.

En définitive, il n'existe aucune preuve de la baisse tendancielle du taux de profit, ce qui est une faille considérable dans l'analyse par Marx de l'avenir de l'économie capitaliste. Bien que sa vision du monde capitaliste dans lequel la richesse s'accroît à un pôle et la misère à l'autre n'ait pas besoin de la baisse du taux de profit, les dynamiques libérées par cette tendance étaient nécessaires dans son système pour aboutir à ce résultat bipolaire, avec ses implications révolutionnaires, conséquence inéluctable ne laissant guère de place à l'atténuation. En postulant la baisse du taux de profit, Marx ne développait pas une nouvelle idée, il répétait ce qui avait été un truisme de l'économie politique depuis la publication de *La Richesse des nations* d'Adam Smith, quatre-vingt-dix ans avant la parution du Livre I du *Capital*. L'idée avait émergé et gagné un large assentiment sur la scène britannique à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que la croissance rapide de la population créait une tension entre les besoins et des ressources limitées, que l'augmentation de la productivité du travail était au point mort ou très faible et que l'arrivée des premières technologies industrielles était perturbante – environnement sombre, très différent des décennies plus prospères qui suivraient au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Marx voyait l'avenir du capitalisme selon une version retranscrite de son passé et ce regard en arrière était partagé par de nombreux économistes politiques de son époque.

L'économie politique classique rencontrait un autre problème : concilier la théorie de la valeur-travail et les prix du marché. Marx ne croyait pas que toutes les variables économiques pertinentes étaient déterminées par le temps de travail social nécessaire ; il pensait que les taux d'intérêt, par exemple, se dégageaient du croisement entre l'offre et la demande. Il affirmait que le prix des marchandises et le salaire des ouvriers (le prix de la force de travail de la marchandise) résultaient du temps de travail social nécessaire pour leur production et leur reproduction et donc que les prix soient fixés par le croisement de l'offre et de la demande sur le marché est une apparence, derrière laquelle se trouve le véritable déterminant de la valeur<sup>37</sup>. Il devait exposer cette apparence, expliquer comment la logique interne de la valeur conduisait à son élaboration comme prix.

Ce « problème de la transformation » – la transformation de la valeur en prix –, tous les économistes rejetant l'idée que le prix et la valeur sont identiques (ils ne sont qu'une petite minorité aux <sup>xx</sup>e et <sup>xxi</sup>e siècles) le rencontrent. Le principal représentant de ce point de vue durant les dernières décennies a été l'école néoricardiste de l'économiste italien Piero Sraffa, dont les disciples ont conçu des formules mathématiques pour éclairer ce problème de la transformation<sup>38</sup>. Les idées de Marx lui-même étaient beaucoup plus simples : il les trouva même beaucoup plus faciles à expliquer que la baisse tendancielle du taux de profit.

Marx formula d'abord sa solution au problème de la transformation dans une lettre à Engels de 1862 et il la réitéra dans le Livre III du *Capital*. Il s'agit de commencer par envisager la somme de toutes les productions dans une économie capitaliste tout entière, son capital constant, son capital variable et son taux de survaleur. Cela produit un taux de profit d'ensemble qui, selon Marx, deviendrait général du fait de la concurrence entre les capitalistes et du mouvement du capital d'une entreprise à l'autre. Le taux de profit étant établi, dans l'ensemble de l'économie, par la composition organique du capital et le taux de survaleur, les marchandises peuvent alors, dans certaines branches spécifiques de l'économie dont la composition organique est différente de la moyenne d'ensemble (Marx suppose ici un taux de survaleur constant dans toute l'économie), se vendre au prix du marché au-dessus ou en dessous de leur valeur. Ce prix, le coût du capital, plus le taux moyen de profit, Marx l'appelle le « prix de production » et il l'assimile au « prix naturel » d'une marchandise d'Adam Smith, au « prix de production » de David Ricardo et au « prix nécessaire » des physiocrates – les économistes français du <sup>xviii</sup>e siècle. Tous ces concepts se réfèrent à la théorie proposée par chacun de

ces économistes de la résolution de la différence entre la valeur déterminée par le travail et le prix déterminé par le marché. Comme pour la baisse tendancielle du taux de profit, Marx se plaçait pleinement dans la tradition de l'économie politique, arguant que son œuvre fournissait une explication exacte à des observations faites et des conclusions atteintes depuis longtemps, mais jamais comprises correctement<sup>39</sup>.

Comme les disciples de Sraffa l'ont indiqué, la solution de Marx au problème de la transformation est formellement inexacte<sup>40</sup>. Mais en dehors de leur critique, qui fait appel à des techniques mathématiques qui n'existaient pas à l'époque de Marx et qui vont très au-delà de ses propres connaissances en mathématiques, la solution de Marx semble entrer très fortement en contradiction avec son observation des caractéristiques principales de l'économie industrielle et capitaliste. Marx explique que le taux de profit est nivelé par la circulation du capital des secteurs économiques les moins rentables aux plus rentables. On s'attendrait à ce que les capitalistes recherchent le plus grand profit, mais qu'est-ce qui rend un secteur plus rentable qu'un autre ? Dans son analyse, Marx suppose que le taux de survaleur est le même dans tous les secteurs de l'économie. En d'autres termes, une quantité donnée de travail produit une certaine quantité de profit. Si tel était le cas, alors le taux de profit (qui est le ratio de survaleur par rapport à la somme du capital constant et du capital variable) serait plus élevé là où le capital constant était plus petit. Dans sa lettre à Engels, esquissant sa solution au problème de la transformation, Marx compare une fabrique de textile – entreprise hautement mécanisée selon les normes des années 1860 – et un grand atelier de couture – avec un fonctionnement artisanal sans machines, à vapeur ou autres – et il affirme que c'est le second qui est l'affaire la plus rentable. « Là où la valeur de  $c = 0$ , le taux de profit atteint son maximum<sup>41</sup> », écrit-il dans le Livre III.

Affirmer explicitement que les entreprises les moins mécanisées sont les plus rentables semble empiriquement plutôt douteux, que l'on considère le capitalisme du <sup>xix</sup>e siècle ou celui d'aujourd'hui. La solution de Marx au problème de la transformation suppose que les capitalistes nivellent le taux de profit en transférant des fonds des secteurs moins rentables de l'économie vers des secteurs plus rentables, mais cela revient à les transférer des secteurs les plus mécanisés vers les moins mécanisés. Il est difficile de voir comment un tel mouvement du capital pourrait se concilier avec les observations répétées de Marx, et indispensables à son analyse, sur l'augmentation de la productivité sociale du travail et l'augmentation de la composition organique du capital. Une des solutions possibles aurait été d'abandonner l'hypothèse que le taux de survaleur était le même dans toutes les branches

de l'économie. Si les secteurs les plus mécanisés avaient un taux de survaleur plus élevé, alors ils auraient pu être plus rentables que les secteurs moins mécanisés et le capital aurait circulé dans leur direction. Mais une telle supposition aurait miné l'affirmation centrale de Marx selon laquelle la baisse du taux de profit est causée par l'augmentation de la composition organique du capital. L'analyse de Marx des relations entre la valeur et le prix, qui était une réflexion sur un problème majeur de l'économie politique de son temps, finissait par soulever davantage de questions encore sur sa vision de l'avenir du capitalisme dans son ensemble.

Les mots «Karl Marx» et «agriculture», côte à côte dans une même phrase, semblent plutôt bizarres. Le capitalisme de Marx était de nature urbaine et industrielle, plein de machines à vapeur, de chemin de fer et de fabriques de textiles. Ses villes étaient denses et bouillonnantes, grouillantes des taudis du prolétariat. Il voyait le capitalisme du futur comme toujours plus du même, en plus extrême. Les commentaires sarcastiques sur «l'abrutissement de la vie des champs» dans le *Manifeste du Parti communiste* ou sur les paysans français qui sont comme des sacs de pommes de terre dans *Le Dix-huit Brumaire* ne laissent pas imaginer d'émotion à l'évocation de la campagne, ou de regrets à propos de la dissolution du mode de vie rural sous l'effet de l'économie de marché capitaliste. Si Marx se souciait peu de vie rurale, les politiques des gouvernements communistes du xx<sup>e</sup> siècle, prétendant suivre ses doctrines, ont amplifié cette impression. Ces gouvernements firent montre d'une hostilité forte, parfois même franchement génocidaire, à l'égard des fermiers et leurs politiques agricoles aboutirent, en général, à des désastres.

L'idée d'un Marx hostile, ou au mieux indifférent, à la campagne et à ses habitants, passe à côté du développement de sa pensée. Même s'il vécut, à partir de 1849, dans la plus grande ville du monde, il était de plus en plus convaincu de l'importance de l'agriculture dans l'économie capitaliste et de l'importance du conflit social dans les campagnes pour ses plans révolutionnaires. Pour une part, il tira ses idées de l'étude intensive des ouvrages des économistes politiques du xviii<sup>e</sup> et du début du xix<sup>e</sup> siècle – en particulier Ricardo, Malthus et les physiocrates français –, pour lesquels l'économie de l'agriculture était indispensable à la compréhension du fonctionnement et des schémas de développement de l'économie dans son ensemble. L'activité de journaliste de Marx et son engagement politique ont également influencé son opinion. Il fournissait régulièrement au *New-York Tribune* des articles consacrés aux perspectives de l'agriculture en

Angleterre et à la situation du commerce du grain. Son obsession pour Lord Palmerston le conduisit à étudier le pouvoir des grands propriétaires fonciers Whigs. Grâce à sa proximité avec l'AIT et aux campagnes de ses filiales pour l'extension du droit de vote en Grande-Bretagne, d'une part, et grâce à ses liens personnels avec le nationalisme irlandais, d'autre part, Marx avait pris conscience de la nature du pouvoir des propriétaires fonciers en Irlande et de ses ramifications dans les structures politiques et sociales en Grande-Bretagne, centre du capitalisme mondial.

En conséquence de cet intérêt multiple, une part considérable du *Capital* est consacrée à des questions agricoles débattues dans l'économie politique de son époque, en particulier la nature de la rente foncière, ainsi que l'ampleur du rendement agricole et les perspectives pour l'accroître. Ses recherches sur ces sujets et ses conclusions ne purent être intégrées dans la partie du *Capital* publiée de son vivant, notamment parce qu'il était tellement convaincu de l'importance des thèmes liés à l'agriculture qu'il continuait de les étudier encore à la toute fin de sa vie. Mais une réflexion sur le thème de l'agriculture, publiée dans le Livre III, éclaire l'importance des prédécesseurs de Marx dans la formation de ses opinions personnelles et montre, dans un contexte inattendu, les problèmes qui émergent des idées de Marx sur la baisse du taux de profit.

Marx s'appuie sur la situation de la Grande-Bretagne non seulement pour son analyse du capitalisme industriel, mais également pour celle du capitalisme agricole. Il s'intéresse à un petit nombre de propriétaires fonciers de la petite ou haute noblesse qui louent leurs terres à des métayers capitalistes, lesquels emploient pour les cultiver un grand nombre de travailleurs agricoles dépourvus de propriétés. Ce modèle à trois classes – propriétaires fonciers, fermiers capitalistes, travailleurs agricoles – impressionnait fortement Marx. Dans la section conclusive du *Capital*, il parle de «salariés, capitalistes et propriétaires fonciers, [qui] constituent les trois grandes classes de la société moderne fondée sur le mode de production capitaliste<sup>42</sup>». C'était très différent du passage du *Manifeste du Parti communiste* écrit quelque quinze ans auparavant, dans lequel Marx et Engels expliquaient que la société capitaliste était divisée en deux grandes classes, la bourgeoisie et le prolétariat. L'ajout de la classe des propriétaires fonciers est une preuve incontestable de l'importance croissante de l'agriculture et de la société rurale dans la pensée de Marx.

Marx était certes conscient qu'il y avait bien d'autres formes de productions agricoles en dehors du modèle britannique. Une brève section du *Capital* traite ainsi des petits paysans en France et dans sa

Rhénanie natale. Un autre système existait dans l'Europe centrale et orientale, en particulier dans l'Empire russe après l'émancipation des serfs en 1861 : un mélange de propriétaires fonciers nobles, certains dirigeant la culture de leur propre domaine, d'autres louant leurs terres à des métayers, des petits paysans et des ouvriers sans terre. Dans certaines sociétés de colons européens comme le Canada, l'Australie et les États-Unis, le propriétaire terrien et le fermier capitaliste étaient une seule et même personne. Durant la plus grande partie des années 1870, Marx étudia ces deux formes de production agricole intensément, mais il n'écrivit pas d'analyse à leur sujet<sup>43</sup>.

Quand les économistes politiques étudiaient la production des fermes dans la Grande-Bretagne du début du XIX<sup>e</sup> siècle, ils partageaient du principe que la terre de bonne qualité était déjà utilisée à son maximum de productivité pour l'agriculture. Ils se concentraient donc sur les effets économiques de l'augmentation de la population. Le pronostic le plus connu, qui a toujours été cité depuis, est dû à Thomas Malthus : étant donné qu'on obtenait le meilleur rendement possible des bonnes terres, la seule façon d'augmenter la production agricole était de cultiver les terres de qualité inférieure, dont le rendement agricole serait plus faible que celles déjà exploitées, si bien que les ressources alimentaires augmenteraient moins vite que la population. Si ce processus se poursuivait sans maîtrise, il aboutirait à une famine à grande échelle.

David Ricardo, le principal adversaire de Malthus, n'en partageait pas moins une bonne partie des analyses de son ennemi. Dans le modèle économique de Ricardo, la combinaison de l'augmentation de la population et de la culture des terres de qualité inférieure ne conduit pas à la famine, mais à la hausse des prix des denrées alimentaires. Les entrepreneurs capitalistes doivent alors payer leurs ouvriers davantage pour qu'ils aient assez à manger, ce qui tend à réduire les profits des capitalistes (comme les capitalistes de Marx, qui étaient incapables d'élever le taux de survaleur, ceux de Ricardo étaient incapables d'introduire des formes de productions plus efficaces qui leur auraient permis de payer des salaires plus élevés tout en continuant à faire des profits). En définitive, la situation finit par réduire le taux de profit à zéro et conduit à un « état stationnaire », dans lequel les capitalistes n'investissent plus et l'économie cesse de croître. La hausse des prix des denrées alimentaires, selon l'analyse de Ricardo, profite d'abord aux fermiers. Les fermiers étant des locataires, ils sont prêts à payer davantage pour pouvoir produire de la nourriture sur les terres de leurs propriétaires, si bien que leurs profits plus élevés retombent dans les mains des propriétaires sous forme de loyers plus élevés. La

seule façon de sortir de cette sombre situation, du moins temporairement, est d'importer des denrées alimentaires d'autres pays, raison pour laquelle Ricardo était favorable à l'abrogation de la Corn Law, qui imposait un tarif sur les céréales importées. Après sa mort, ses idées firent de lui un héros des libéraux, des radicaux et des capitalistes de l'Anti-Corn Law League, qui luttèrent avec succès pour son abrogation<sup>44</sup>.

Marx admirait beaucoup Ricardo, qu'il appelait « le plus grand économiste du XIX<sup>e</sup> siècle » ou « l'économiste des temps modernes ». Il était nettement moins positif au sujet du rival de Ricardo. Le pessimisme profond de Malthus quant aux possibilités de progrès humain dans quelque société que ce soit, son extrême conservatisme politique, son soutien à l'aristocratie et sa vocation religieuse (Malthus était pasteur anglican) étaient à peu près tout ce que Marx détestait. Dans une note de bas de page fort longue et particulièrement venimeuse du Livre I du *Capital*, Marx dénonce le célèbre essai de Malthus sur la population comme « un plagiat superficiel d'écolier, déclamé dans une langue de sermons du dimanche, copié sur des œuvres de De Foe, Sir James Steuart, Townsend, Franklin, Wallace, etc. et qui ne contient pas une seule phrase qui soit le fruit de la pensée de l'auteur lui-même ». L'ouvrage médiocre et mensonger de Malthus, continuait Marx, « fut bruyamment acclamé par l'oligarchie anglaise » en quête d'une réponse contre-révolutionnaire aux doctrines progressistes de Condorcet de l'époque de la Révolution française. Marx dénonce ensuite les nombreux prêtres anglicans qui ont pour passe-temps d'écrire sur l'économie politique et compare défavorablement leurs œuvres aux écrits économiques des philosophes anticléricaux des Lumières tels qu'Adam Smith<sup>45</sup>.

Même si Malthus avait volé toutes ces idées, elles demandaient tout de même à être réfutées et Marx fut prompt à fournir une contradiction. La surpopulation, affirmait-il, ne venait pas de ce que les plus basses classes se multipliaient plus vite que les ressources alimentaires ne pouvaient être augmentées ; c'est plutôt le résultat de l'augmentation de la mécanisation de la production, qui offrait moins d'emplois aux ouvriers. Il était inutile d'améliorer la situation du prolétariat par la pratique « malthusienne » du contrôle des naissances (Malthus, comme beaucoup de chrétiens conservateurs, à l'époque comme aujourd'hui, considérait la contraception comme un péché grave, mais les économistes libres-penseurs, comme John Stuart Mill, la défendaient) ; les capitalistes ne répondraient à la baisse du nombre d'ouvriers que par l'expansion de la mécanisation plutôt que par l'augmentation des salaires. Toutes ces idées « malthusiennes » reposaient, selon Marx, sur

la fausse interprétation des conséquences sociales et économiques de l'accumulation de capital comme des lois naturelles<sup>46</sup>.

Malgré toutes ses attaques personnelles contre Malthus et le rejet catégorique de ses idées, Marx demeurait hanté par le problème de la distribution adéquate de nourriture à une population en augmentation. Sans réforme fondamentale de l'agriculture, «le père Malthus aurait raison», comme il fit remarquer à Engels en 1851. La solution repose sur l'application de la science et de la technique à l'agriculture. Quelques mois avant de partager ses doutes sur Malthus avec Engels, Marx avait lu un article dans *The Economist* qui évoquait l'installation de fils de fer dans le sol, selon des tracés rectangulaires autour d'un champ, pour recueillir l'électricité de l'atmosphère afin d'améliorer la fertilité des sols. Intrigué par cette possibilité, il écrivit à Engels et à Roland Daniels, son conseiller scientifique officieux. En 1878-1879, Marx souffrait déjà de la tuberculose qui allait l'emporter, mais il consacra pourtant une part considérable de ses forces qui déclinaient rapidement à prendre de nombreuses notes sur la chimie de l'agriculture, un de ses vieux centres d'intérêt. Pour quiconque était imprégné de l'économie politique de l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'était pas simple d'exorciser le spectre de Malthus<sup>47</sup>.

La question des ressources alimentaires suffisantes était intimement liée à la nature de la rente foncière. Dans ce domaine de l'économie agricole, c'était Ricardo plus que Malthus qui retenait l'attention de Marx. Ricardo avait conçu une théorie des rentes différenciées reposant sur l'idée que la rente sur la terre est égale à la différence de rendement entre les parcelles de terre les plus fertiles et les moins fertiles. Les fermiers recevant le même prix pour les récoltes produites sur n'importe quelle parcelle de terre, la plus fertile est la plus convoitée et les fermiers font monter le prix des rentes qu'ils sont prêts à payer aux propriétaires pour avoir le droit de travailler cette terre, jusqu'à ce que la rente prospective nivelle la différence entre le rendement de cette terre-ci et celle de la terre la moins propice à produire une récolte. À l'opposé des théories de Ricardo, on trouve les partisans de la rente absolue, selon lesquels la rente d'une parcelle de terre est égale au retour sur le capital qui y a été investi.

L'antipathie de Marx à l'égard de la propriété privée de la terre était forte et plus prononcée encore que sa détestation des autres aspects de la propriété privée capitaliste. Dans le Livre III du *Capital*, il relevait :

Du point de vue d'une organisation économique supérieure de la société, le droit de propriété de certains individus sur des parties

du globe paraîtra tout aussi absurde que le droit de propriété d'un individu sur son prochain. Une société entière, une nation et même toutes les sociétés contemporaines réunies ne sont pas propriétaires de la terre. Elles ne sont que ses possesseurs, elles n'en ont que la jouissance et doivent la léguer aux générations futures après l'avoir améliorée en *boni patres familias*<sup>48</sup>.

Les autres capitalistes, s'ils prennent de la survaleur au prolétariat, mènent au moins à la hausse de la production de la société, tandis que les propriétaires fonciers ne font qu'extraire la survaleur des capitalistes sans rien faire du tout :

Le capitaliste est encore un agent actif dans la production de cette [survaleur] et de ce surproduit. Le propriétaire foncier, lui, se contente d'accaparer cette part de surproduit et de [survaleur] qui s'accroît sans qu'il y soit pour rien<sup>49</sup>.

Les propriétaires fonciers, dans l'optique de Marx, sont des monopolistes et des parasites; comparés à eux, les capitalistes étaient des créatures relativement dignes d'admiration. Dans son commentaire sur la relation entre les propriétaires fonciers anglais et leurs métayers capitalistes, Marx décrit comment ces derniers paient aux premiers un «tribut», comment les propriétaires fonciers exercent un «chantage» sur leurs métayers pour obtenir leur loyer et les «escroquent» – c'est l'un des très rares passages du *Capital* à montrer tant soit peu de compassion pour les capitalistes (il est vrai que Marx écrit ensuite que les métayers compensaient les pertes dans leurs rentes en baissant les salaires des travailleurs agricoles en dessous du minimum vital). Ce qui aggravait encore la situation était que la position des propriétaires fonciers ne cessait de s'améliorer. Une chute du taux de profit, et avec elle une chute des taux d'intérêt, faisait sérieusement augmenter le prix des terres<sup>50</sup>.

De ce point de vue, l'attitude de Marx vis-à-vis des propriétaires fonciers était la même que celle de Ricardo, qui n'avait rien d'un ami de l'aristocratie terrienne, grande ou petite. Certains des disciples les plus radicaux, quoique toujours procapitalistes, de Ricardo, défendaient même l'idée de la nationalisation de la terre. Marx adopte les idées de Ricardo sur la rente différentielle et les commente en détail, mais, selon lui, sa version ne va pas assez loin, dépendante qu'elle est de la culture de terres marginales, alors que, pour Marx, toute différence dans la fertilité des sols suffirait à créer une rente différentielle<sup>51</sup>.

S'il adoptait la version de Ricardo de la rente différentielle, Marx acceptait aussi les idées de ses opposants sur l'existence d'une rente absolue. Si l'influence de Ricardo était telle qu'elle permettait d'adopter des théories qui lui étaient contraires, c'est parce que la théorie de Marx de la rente absolue venait de sa solution au problème de la transformation, qui impliquait un taux de profit différencié dans les différentes branches de l'économie capitaliste. Un taux de profit moyen, selon Marx, se développe parce que le capital monte des secteurs les moins rentables de l'économie aux secteurs les plus rentables, qui, pour lui, sont généralement ceux qui ont la composition organique du capital la plus basse.

Comparée à l'industrie, l'agriculture était moins mécanisée et plus rentable, si bien que le capital pouvait y affluer. Les propriétaires de Ricardo, dans sa théorie de la rente différentielle, siphonnent les différences de productivité entre la terre la plus productive et la terre la moins productive. Exactement de la même façon, les propriétaires de Marx, dans sa théorie de la rente absolue, siphonnent les profits supplémentaires, la différence entre le taux de profit de l'agriculture et le taux de profit moyen de toutes les entreprises capitalistes. Cet état de fait se prolongerait jusqu'à ce que la composition organique du capital dans l'agriculture rejoigne la moyenne de tous les secteurs économiques. À ce stade, le capital cesserait d'affluer vers l'agriculture, car elle ne serait pas plus rentable qu'un autre secteur économique. La rente absolue cesserait d'exister, alors même que la rente différentielle, reflétant la différence entre les terres inégalement fertiles, continuerait<sup>52</sup>.

En venir à la fin de la rente absolue entre en contradiction avec une thèse de Marx, à la suite de Ricardo, selon laquelle les rentes allaient augmenter dans la durée et les propriétaires allaient absorber une proportion toujours plus grande de survalueur totale. Comment résoudre cette contradiction ? Marx répond en rappelant le rôle de la fertilité naturelle du sol :

L'accroissement de la productivité sociale en agriculture compense à peine, ou ne compense même pas la diminution de la force naturelle [...] de sorte qu'en dépit du développement technique le produit ne baisse pas, mais qu'on évite simplement qu'il ne subisse une hausse plus forte<sup>53</sup>.

C'est là un argument fondamentalement malthusien : la meilleure terre est déjà en culture et davantage de culture ou des méthodes améliorées ne pourraient pas augmenter la production agricole suffisamment

pour faire face aux exigences croissantes d'une population en augmentation. Marx combine son analyse de l'agriculture dans une économie capitaliste avec deux de ses affirmations clefs sur le développement du capitalisme : l'égalisation du taux de profit, à travers toute l'économie, nécessaire pour résoudre le problème de la transformation, et la croissance de la composition organique du capital. Cela aboutissait à une image contradictoire qui ne pouvait être résolue qu'en empruntant des idées à un économiste dont Marx méprisait les théories autant que la personne.

Les très longs développements sur l'économie de l'exploitation agricole dans *Le Capital* et l'importance accrue que Marx donne à l'agriculture et à la société rurale trahissent une économie qui regarde en arrière et révèle un traité qui, écrit dans les années 1860, tire ses centres d'intérêt et ses approches principales des événements des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Marx, le prophète laïc, n'avait-il rien à dire sur les évolutions futures du capitalisme ? Certains brefs passages du *Capital*, en particulier dans le Livre III, s'attaquent à des caractéristiques de la vie économique qui prendront une importance considérable au XX<sup>e</sup> siècle et après. Comme presque tous les écrits de Marx sur l'économie, ses remarques sur ces caractéristiques sont perspicaces et très finement écrites, mais pas entièrement prophétiques.

L'un de ces domaines concernait les sociétés anonymes, forme d'organisation économique qu'on trouvait dans les années 1860 principalement dans les chemins de fer et les services publics (Engels en publiant les écrits de Marx sur les sociétés anonymes dans le Livre III ajouta une note sur l'énorme expansion de cette forme d'entreprise dans les années 1880 et 1890). Dans ses articles de journaux des années 1850, Marx critiquait déjà le Crédit mobilier et il maintient cette opinion dans *Le Capital*, en affirmant qu'une telle banque ne pouvait exister qu'en France, pays où « ni le système de crédit ni la grande industrie ne [se sont] développés au point d'atteindre le niveau moderne » ; dans des pays plus modernes, tels que la Grande-Bretagne ou les États-Unis, cela aurait été impossible. Loin de voir les sociétés financières anonymes comme l'avant-garde du capitalisme, il les percevait comme une marque d'arriération économique<sup>54</sup>.

Marx avait compris qu'une société anonyme suppose un éparpillement de l'actionariat, le paiement de dividendes (ce qu'il considère comme une preuve supplémentaire du déclin du taux de profit) et une possibilité de spéculation et d'escroquerie sur les actions. Il avait également conscience de ce qu'on appellerait plus tard la séparation de la propriété et du contrôle, c'est-à-dire que des directeurs salariés

peuvent diriger des entreprises dont les propriétaires sont des actionnaires individuels ayant peu d'influence sur les décisions d'affaires. En commentant cette séparation, Marx considère les sociétés anonymes comme un exemple de coopérative ouvrière de production et il les voit toutes deux comme des preuves de l'imminence du socialisme. Dans les sociétés anonymes, le capital n'est plus la possession d'individus, mais « un capital social, un capital d'individus directement associés ». Les sociétés anonymes sont « la suppression du capital en tant que propriété privée à l'intérieur des limites du mode de production capitaliste lui-même ». Loin d'être une nouvelle étape du capitalisme, les sociétés anonymes, telles que Marx les voit, sont la preuve de la fin du capitalisme – cette idée d'abord élaborée par les socialistes français du début du XIX<sup>e</sup> siècle est encore un signe de la tendance naturelle de l'économie de Marx à regarder en arrière<sup>55</sup>.

Une des caractéristiques du capitalisme des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles a été l'émergence du secteur des services dans l'économie. Marx était certes au courant de la vente de services, et il l'incluait dans l'expression allemande *Ware* – encore une raison pour rester conscient des limites de la traduction par « marchandise ». Bien qu'ils n'aient pas du tout atteint l'importance actuelle, les services n'en étaient pas moins une part significative de l'économie du XIX<sup>e</sup> siècle. Marx dit des travailleurs du secteur des services : « De la putain jusqu'au pape, il y a toute une masse de canailles de cette espèce. » Dans une veine plus positive, il inclut également les médecins et les professeurs dans ce groupe. Une telle main-d'œuvre, affirme-t-il, est utile (parfois en tout cas), et ceux qui en font partie produisent, mais ils ne sont pas productifs dans les termes de son analyse du capitalisme, car leur travail ne génère pas de survaleur. Autrement dit, Marx considère que les travailleurs des services pour l'essentiel s'emploient eux-mêmes et que les transactions avec eux sont de simples échanges de marchandises contre de l'argent. Il s'intéresse également aux employés de commerce, tels que les vendeurs au comptoir ou les représentants. Il voit leur travail comme une partie de la division du travail parmi les capitalistes, qui comprend les fabricants, les grossistes, les détaillants et les financiers : tous prennent leur part de la survaleur que produisent les ouvriers. La situation, courante au XX<sup>e</sup> et au XXI<sup>e</sup> siècle, dans laquelle les capitalistes emploient des travailleurs pour produire des services plus que des marchandises, était en dehors de l'univers intellectuel de Marx<sup>56</sup>.

Les concepts de base de l'économie de Marx étaient autant liés aux économistes du début du XIX<sup>e</sup> siècle qu'à la situation économique de ce siècle. Marx lui-même sentait que les théories économiques

postcardistes étaient, sauf très rares exceptions, la production de médiocres épigones. Mais le pays de Smith, Malthus, Ricardo James et Stuart Mill n'eut rien à dire sur la prolongation par Marx de leurs théories économiques ni sur le défi qu'il leur posait. La barrière linguistique était infranchissable : la seule mention en anglais du *Capital* parue du vivant de Marx fut un paragraphe au milieu d'une critique de vingt-deux publications différentes en langue allemande. Le critique anonyme connaissait peu l'économie politique et semblait être nettement plus intéressé par un volume universitaire consacré à la poésie roumaine<sup>57</sup>. Le traité d'économie de Marx eut un plus grand effet intellectuel dans l'aire germanique, où les lecteurs lisaient la langue dans laquelle il écrivait, mais la plupart d'entre eux rejetèrent l'univers intellectuel de l'économie politique classique qui fondait des idées de Marx.

Marx lui-même avait été profondément déçu du manque de réaction à son premier ouvrage, *Contribution à la critique de l'économie politique*. Tantôt il reprochait aux procapitalistes d'avoir organisé une conspiration du silence pour étouffer ses idées, tantôt il reprochait à son éditeur berlinois de n'avoir pas fait de publicité – voire, de faire peut-être lui-même partie de la conspiration. Il réussit à blesser ce dernier avec ses accusations, si bien qu'il lui fallut chercher un nouvel éditeur à Hambourg quand *Le Capital* fut prêt à être imprimé. Bien que les biographes aient confirmé que, comme Marx en était convaincu, son premier ouvrage d'économie politique n'avait pas suscité d'intérêt, cette opinion n'est pas entièrement conforme à la réalité. Tout le tirage de l'ouvrage fut vendu dans l'année qui suivit sa publication et il reçut bel et bien un certain nombre de brèves critiques, écrites par des économistes allemands connus à l'époque, généralement dans des journaux spécialisés dans les affaires et dans des journaux littéraires, auxquels Marx n'avait pas accès à Londres.

Une de ces critiques, parue à Brême et signée de Viktor Böhmert, économiste et journaliste très en vue, favorable à l'économie de marché, fit l'éloge de l'enquête sur les théories économiques contenues dans l'ouvrage, mais il critiquait sa trop hégélienne « manière de prendre des exemples économiques comme des moments d'un procès dialectique [...], forme d'expression qui [...] excède les limites de ce que, mon Dieu, hélas, on a autorisé les auteurs opérant avec la phraséologie hégélienne à faire à notre bonne vieille langue allemande ». Böhmert se demandait pourquoi Marx ne pouvait pas utiliser « plutôt [la méthode] empirique authentique de toutes les sciences naturelles ». Cette appréciation met en relief l'ascension du positivisme dans la pensée allemande et européenne dans la seconde moitié du siècle<sup>58</sup>.

Il n'y eut pas de critique du livre de Marx dans la presse quotidienne allemande, ce qui est la principale raison pour laquelle il pensa à une conspiration du silence contre lui. Déterminés à ce que cela n'arrive plus, Marx et Engels convinrent que le second publierait anonymement des critiques du *Capital* dans un grand nombre de quotidiens allemands. Puisque ces journaux n'auraient pas toléré une critique ouvertement procommuniste, ils discutèrent du masque politique qu'Engels devrait adopter pour ses critiques. Tout le but de l'opération était de provoquer un débat public sur l'œuvre de Marx dans l'aire germanique.

Malgré tous ses efforts pour qu'un tel débat s'amorce, Marx fut une fois encore déçu du silence des principaux journaux. Dès 1867, un mouvement ouvrier allemand avait commencé à se former, et c'est avec un énorme enthousiasme qu'il accueillit cette œuvre d'un économiste pro-ouvrier et socialiste. Malgré ses différends politiques et personnels avec Marx, Johann Baptist von Schweitzer publia une série de neuf articles dans le *Sozialdemokrat*, dans lesquels il se livra à un compte-rendu détaillé du contenu du *Capital* tout en louant fortement son point de vue. Un des principaux sociaux-démocrates, Johann Most – qui deviendrait plus tard anarchiste et s'enfuirait aux États-Unis – écrivit un résumé vulgarisateur de l'ouvrage de Marx sous le titre *Capital et Travail*, en 1874. Marx, même s'il avait, c'était inévitable, des critiques à faire, fut impressionné par le livre; Engels et lui le recomposèrent et le révisèrent pour une seconde édition dans la ville de Chemnitz en Saxe en 1876<sup>59</sup>.

Les économistes allemands écrivirent bien des critiques du *Capital*, en se livrant souvent à des défenses passionnées de la propriété privée contre les doctrines subversives de Marx. Mais, progressivement, une autre vision se fit jour – d'abord seulement par le bouche-à-oreille – selon laquelle les économistes, les hauts fonctionnaires et les statisticiens, qui, de par leur profession, étaient liés, étaient favorables aux idées de Marx. Ludwig Kugelmann rapporta qu'un universitaire de Berlin fut si impressionné par *Le Capital* qu'il voulait proposer Marx au poste de professeur d'économie politique d'une université allemande.

Avec le temps, des commentaires imprimés plus favorables commencèrent à paraître. Cette tendance était liée à la montée dans l'aire germanique d'un groupe d'universitaires critiques des doctrines de l'économie politique classique. Connues sous le nom d'«historicismes», ces économistes dénonçaient les théories abstraites de Smith, Ricardo et Mill. Ils prônaient un examen empirique du travail et de la situation de la finance, un débat sur les effets économiques des

institutions et une analyse des circonstances historiques particulières du développement du capitalisme dans différents pays et différentes régions. Au lieu de laisser l'économie au fonctionnement du marché, ils défendaient l'intervention du gouvernement, au moyen d'une législation sur les salaires et les horaires, l'inspection de la santé et de la sécurité et, de façon plus polémique, la création d'un système de sécurité sociale, le renouveau des corporations et l'imposition de tarifs protectionnistes. Parce qu'ils défendaient ces mesures, ils furent connus dans les années 1870 sous le nom de *Kathedersozialisten*, les «socialistes de chaire» – ce qui était une nette exagération, puisque la majorité d'entre eux étaient membres de partis libéraux ou conservateurs. Seuls quelques-uns, surtout les plus jeunes et en particulier l'économiste et sociologue Werner Sombart (qui deviendra célèbre plus tard en soulevant cette question : «Pourquoi n'y a-t-il pas de socialisme aux États-Unis?»), furent tentés, mais brièvement, de soutenir le mouvement socialiste ouvrier<sup>60</sup>.

La réconciliation entre les idées de Marx et celles des économistes allemands était, pour l'essentiel, un malentendu. Loin de rejeter le raisonnement économique abstrait de Ricardo, Marx l'adoptait fermement en concevant sa propre version, hégélianisée. D'autres membres de l'historicisme, plus perspicaces, avaient déjà reconnu ce trait. Un des premiers articles universitaires consacrés au *Capital*, écrit en 1869 par Hermann Rösler, professeur à l'université de Rostock, fait l'éloge de son étude sur le développement du capitalisme; mais il dénonce aussi son abstraction économique, relevant que la description de la force de travail par Marx est «parfaitement similaire à la façon dont le smithisme a l'habitude de la présenter» et que sa théorie de la valeur-travail est conçue «avec Ricardo», comme «Smith, J. St Mill» et d'autres de la même école l'avaient suggérée<sup>61</sup>.

Marx n'avait rien de positif à dire de l'arsenal de remèdes économiques subventionnés par l'État prôné par les historicistes, étant donné l'immense suspicion qu'il entretenait à l'égard de toute mesure prise par le gouvernement d'un régime autoritaire, qu'il soit allemand ou prussien. Même avant de devenir communiste, il était favorable à l'économie de marché et il maintenait cette position en tant que critique du capitalisme. S'il devait y avoir dans le fonctionnement du marché une interférence qui conduirait à l'effondrement du capitalisme, alors elle devrait venir des syndicats et des mouvements ouvriers organisés politiquement et non de professeurs d'économie et de fonctionnaires de l'État allemand<sup>62</sup>.

Les membres de l'historicisme n'étaient pas les seuls économistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à rejeter les idées de l'économie politique

classique. Plus répandus et plus heureux pour établir une descendance en Europe et dans le monde, se trouvent les théoriciens de l'utilité marginale qui pensaient que le problème de l'économie politique ne tenait pas à ses abstractions théoriques, mais à ce que ses abstractions théoriques étaient fausses. Ces économistes, dont les idées constituent la base du courant dominant de l'économie d'aujourd'hui, rejetaient la théorie de la valeur-travail et affirmaient que la valeur d'un bien ou d'un service est déterminée par l'appréciation subjective du consommateur de l'utilité d'acheter tel de ces biens ou services plutôt que d'acheter n'importe quel autre. Ce point de vue rassemblait la valeur d'usage et la valeur d'échange, que Marx avait si soigneusement séparées. Il assimilait complètement la valeur au prix du marché et percevait le croisement de l'offre et de la demande comme le déterminant de la valeur, plus que le temps de travail, comme Marx, à la suite des économistes politiques classiques, l'affirmait.

La théorie de l'utilité marginale se développait à peine dans les années 1870. Selon l'universitaire russe Maxim Kovalevsky, alors un de ses visiteurs réguliers, Marx reprit ses études de calcul pour répondre aux idées d'un économiste anglais, William Stanley Jevons, un des premiers théoriciens de l'utilité marginale qui déployait une science mathématique avancée. Marx semble n'avoir jamais couché sur le papier ses réflexions à propos de cette nouvelle vision de l'économie, mais le temps que paraissent les trois livres du *Capital*, elle était devenue la forme dominante d'analyse économique. En Allemagne, la théorie de l'utilité marginale ne fit que peu de progrès par rapport à l'historicisme et c'est l'Autriche qui devint le centre de l'étude de l'utilité marginale dans le monde germanophone et sur le continent en général. Eugen von Böhm-Bawerk, un des principaux économistes autrichiens, écrivit une critique célèbre des idées de Marx en 1895, après la publication du Livre III du *Capital*. Le point sur lequel Böhm-Bawerk attaquait Marx était l'analyse du problème de la transformation : comment la marchandise, dont la valeur dérive du travail social nécessaire à sa production et à la reproduction, en venait à être vendue au prix du marché. Böhm-Bawerk relevait que, dans l'ouvrage de Marx, cette transformation avait lieu par l'établissement d'un taux moyen de profit entre plusieurs industries du fait de la « concurrence ». Que pouvait être cette concurrence, demandait l'économiste autrichien, sinon le croisement de l'offre et de la demande sur le marché ? Si tel était le cas, alors le prix et la valeur n'étaient pas déterminés par le temps de travail, mais par l'interaction sur le marché des préférences du consommateur, comme l'affirmait l'école de l'utilité marginale<sup>63</sup>.

Böhm-Bawerk ne prétendait pas, comme d'autres à la même époque, que Marx se trompait sur le problème de la transformation, mais que la transformation d'une valeur en prix était conceptuellement impossible. Sa critique revenait à déclarer que la plupart des économistes vivaient dans un univers intellectuel complètement différent de celui dans lequel évoluait Marx. Cela s'appliquait également, bien sûr, à Adam Smith, David Ricardo ainsi qu'à James et John Stuart Mill, puisqu'ils avaient eux aussi fondé leur analyse économique sur la théorie de la valeur-travail. Böhm-Bawerk était assez honnête pour l'admettre, mais la plupart des économistes « néoclassiques », alors que les partisans de l'approche par l'utilité marginale commençaient à émerger, n'étaient pas tellement ouverts aux différences fondamentales entre leur compréhension de l'économie et celle des pionniers, icônes de leur discipline. Ils dissimulaient ces différences en citant des formules telles que « la main invisible » de Smith, formules en général complètement coupées de leurs contextes d'origine<sup>64</sup>.

Dès le début du xx<sup>e</sup> siècle, l'économie de Marx était devenue hétérodoxe, fondamentalement différente du courant dominant de la version néoclassique de l'économie et également en contradiction avec sa principale concurrente instituée, les idées de l'historicisme. Les conceptions économiques de Marx, quoi qu'il en soit, trouvèrent un écho dans le mouvement ouvrier bourgeonnant du début du xx<sup>e</sup> siècle, et s'intégrèrent à son rejet plus général des idées de la société bourgeoise qu'il critiquait et rejetait. Ce n'était pas du tout ce que Marx lui-même avait souhaité. Loin de s'opposer au courant dominant de l'économie de son époque (les idées de Smith, Ricardo et leurs disciples), Marx l'avait adopté et présentait son ouvrage comme sa version la plus avancée et la plus exacte. Ses critiques portaient généralement surtout sur le fait que les économistes ne souhaitaient pas développer les conséquences ultimes de leurs idées. Marx était un économiste politique orthodoxe, qui rejetait la plupart des critiques socialistes de Ricardo. Il ne voulait pas voir ses écrits économiques confinés dans un ghetto à l'intérieur d'un mouvement ouvrier qui défendait une culture susceptible de remplacer celle du monde capitaliste bourgeois institutionnalisé. Il aspirait à une confrontation publique dans les journaux de références, les magazines et les revues universitaires de son époque et il fut déçu que cela ne prenne pas corps.

Les principes économiques fondamentaux de Marx, ses idées sur les principales lignes du développement économique et la conception qu'il avait de la place de sa vision personnelle de l'économie dans la sphère publique, ont tous été façonnés par les tendances intellectuelles et la situation politico-économique de la première moitié du

xix<sup>e</sup> siècle. Quand ses idées se diffusèrent enfin au sein d'un public plus large, une bonne décennie après sa mort, en partie grâce au travail éditorial épuisant et méticuleux de Friedrich Engels, tout cela avait changé. Ce qui avait été autrefois l'orthodoxie économique était devenu, pour le courant dominant, obsolète et non scientifique ou, si on préfère, dissident et non orthodoxe. Ce qui avait été autrefois l'avenir des développements économiques était devenu leur passé et ce qui avait été autrefois les prérogatives ordinaires de la société bourgeoise, le mouvement ouvrier, à l'écart de cette société et hostile, en avait pris possession.

## CHAPITRE XI. L'ÉCONOMISTE

1. Michael Krätke, «“Hier bricht das Manuskript ab”. (Engels) Hat das *Kapital* einen Schluss? Teil I», *Beiträge zur Marx-Engels-Forschung. Neue Folge* 2001, Hambourg/Berlin, Argument Verlag, 2002, p. 7-43; *MEW*, 34, p. 307. Les introductions aux volumes de la série 2 de la *MEGA*, qui contiennent les écrits économiques de Marx, comprennent des commentaires détaillés sur leur publication et l'histoire du manuscrit.
2. Voir par exemple Mark Meaney, *Capital as Organic Unity. The Role of Hegel's Science of Logic in Marx's Grundrisse*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 2002, ou Enrique Dussel, *Hacia un Marx desconocido. Un comentario de los Manuscritos del 1861-1863*, Mexico, Siglo XXI, 1988.
3. *MEGA*, 2/1, p. 226, 440 et 697-699.
4. *Ibid.*, 2/8, p. 100-101; trad. fr. : *Le Capital*, Livre I<sup>er</sup>, p. 82 (*N.d.T.* : Sur notre choix des traductions françaises du *Capital*, voir «Bibliographie»).
5. *Ibid.*, 2/15, p. 40, 46, 169 et 190; *Le Capital*, Livre III, t. I, p. 61 et 184.
6. *Ibid.* 2/15, p. 789; trad. fr. : *Le Capital*, Livre III, t. III, p. 193 et 208.; sur l'explication par Marx de la place du Livre III dans son ouvrage, voir *MEW*, 32, p. 70-75.
7. Le genre de Marx avait observé ce trait de sa pensée : Lafargue, «Souvenirs personnels», in *Souvenirs sur Marx*, *op. cit.*, p. 13 à 15.
8. Ces distinctions sont développées in *MEGA*, 2/8, p. 63-237.
9. *Ibid.*, 2/8, p. 130.
10. David Ricardo, *Principles of Political Economy and Taxation*, Londres, J. M. Dent & Sons, 1960, p. 5-24; John Stuart Mill, *Principles of Political Economy*, New York, D. Appleton & Co., 1864, vol. 1, p. 563. Bien que Mill soit maintenant connu comme philosophe politique, ses contemporains le considéraient surtout comme un économiste.
11. *MEGA*, 2/1, p. 75, 455-56 et 474; 2/2, p. 138-139; 2/3.3, p. 1020-1028; 2/3.4, p. 1300-1301, 1313-1314 et 1357-1358; 2/8, p. 506-507; Noel Thompson, *The People's Science. The Popular Political Economy of Exploitation and Crisis 1816-1834*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 87-106.
12. *MEGA*, 2/8, p. 191.
13. *Grundrisse* in *MEGA*, 2/1.1, p. 301 et 305; trad. fr. in *Manuscrits de 1857-1858*, Paris, Éditions sociales, 2011, t. I, p. 330 et 336; *MEGA*, 2/8, p. 210-221; trad. fr. in *Le Capital*, p. 682
14. *MEGA*, 2/8, p. 378.
15. *Ibid.*, 2/8, p. 259-260 (sur l'exploitation et l'extraction de la survalueur absolue); plus généralement, p. 237-280.
16. *Ibid.*, 2/8, p. 280-303.
17. *Ibid.*, 2/8, p. 318; trad. fr. in *Le Capital*, Livre I<sup>er</sup>, p. 359.
18. *Ibid.*, 2/8, p. 574-575 et 585-590; trad. fr. in *Le Capital*, Livre I<sup>er</sup>, p. 686.

19. *Ibid.*, 2/8, p. 428-439 et 714-722.
20. *Ibid.*, 2/8, p. 585-608.
21. *Ibid.*, 2/8, p. 594-595; 2/15, p. 245-255.
22. *Ibid.*, 2/8, p. 606; trad. fr. in *Le Capital*, Livre I<sup>er</sup>, p. 725.
23. *Ibid.*, 1/12, p. 276-277 et 491-496; 2/2, p. 608-611; 3/7, p. 169; *MECW*, p. 255-261, 430-434 521-526 et 560-65.
24. *MEGA*, 2/8, p. 529; trad. fr. in *Le Capital*, Livre I<sup>er</sup>, p. 630.
25. *Ibid.*, 2/8, p. 712-713; trad. fr. in *Le Capital*, Livre I<sup>er</sup>, p. 856.
26. *Ibid.*, 2/8, p. 44; trad. fr. in *Le Capital*, Livre I<sup>er</sup>, p. 5.
27. Lettre à F. Engels, 30 avril 1868, in *MEW*, 32, p. 70-75; trad. fr. in *Correspondance IX*, p. 217-223; bref et important précis des traits cruciaux de la pensée économique de la maturité de Marx.
28. *MEGA*, 2/1.2, p. 622 et 2/15, p. 211; trad. fr. in *Manuscrits de 1857-1858*, *op. cit.*, p. 236 et *Le Capital*, Livre III, t. I, p. 227.
29. Ricardo, *Principles of Political Economy*, *op. cit.*, p. 70-72; Mill, *Principles of Political Economy*, *op. cit.*, vol. 2, p. 290-322; sur les remarques de Marx sur les théories de Smith et de Ricardo, voir *MEGA*, 2/1, p. 625-630; 2/3.3, p. 1049-1093; 2/15, p. 211.
30. Lettre à F. Engels, 30 avril 1868, in *MEGA*, 2/15, p. 210-211; trad. fr. in *Correspondance IX*, p. 221.
31. Leon Smolinski, «Karl Marx and Mathematical Economics», *Journal of Political Economy*, n° 81, 1973, p. 1189-1204, en particulier p. 1196-1197. Les manuscrits algébriques se trouvent in *MEGA*, 2/14, l'équation juste est p. 3.
32. *MEGA*, 2/8, p. 527-528 et 567; 2/15, p. 222.
33. *Ibid.*, 2/8, p. 318; 2/15, p. 203; Ricardo, *Principles of Political Economy*, *op. cit.*, p. 80; David Landes, *L'Europe technicienne ou Le Prométhée libéré. Révolution technique et libre essor industriel en Europe occidentale de 1750 à nos jours*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque des histoires», 2000, p. 350 et suivantes.
34. *MEGA*, 2/8, p. 704; 2/15, p. 229-235; Ricardo, *Principles of Political Economy*, *op. cit.*, p. 77-78.
35. *MEGA*, 2/8, p. 315-318, 501-502.
36. *Ibid.*, 2/15, p. 258. Dans le passage en question, Marx évoque le prix des marchandises en marks, la monnaie en usage dans l'empire allemand unifié qui ne fut introduite qu'en 1875, si bien que ce passage doit être postérieur à sa date.
37. *Ibid.*, 2/15, p. 347-348.
38. Pour une vue générale de leurs œuvres et leur lien avec les théories de Marx, voir, *MEGA*, 2/15, p. 875-910; des comptes-rendus en anglais sont parus in Ricardo Bellofiore (dir.), *Marxian Economics. A Reappraisal. Essays on Volume III of Capital*, Houndmills, Basingstoke, 1998, en particulier les articles du volume 2.
39. *MEW*, 30, p. 263-267; *MEGA*, 2/15, p. 155-198.
40. Ils observent que Marx suppose que la transformation de la valeur en prix n'arrive que dans «le prix de production», le prix des marchandises à vendre, le «rendement». Marx néglige le fait que la «consommation», le capital constant et le capital variable nécessaires à la fabrication de ces marchandises, entrent au départ aussi dans le rendement et doivent être transformés de valeur en prix. Ce genre de transformations multiples et simultanées

- requiert l'utilisation d'équations linéaires multiples et de l'algèbre matricielle.
41. *MEW*, 30, p. 264; *MEGA*, 2/15, p. 83; trad. fr. in *Le Capital*, Livre III, p. 101; des formulations antérieures in *MEGA*, 2/1, p. 634-635.
  42. *MEGA*, 2/15, p. 856 et aussi 607; trad. fr. in *Le Capital*, Livre III, p. 259.
  43. *Ibid.*, 2/14, p. 448-454; 2/15, p. 606-607 et 779-788; *MEW*, 32, p. 403-404.
  44. Thomas Malthus, *An Essay on the Principle of Population*, éd. Anthony Flew, Londres, Penguin Books, 1970, p. 100; Ricardo, *Principles of Political Economy*, op. cit., p. 64-76 et 80; Donald Winch, *Riches and Poverty. An Intellectual History of Political Economy in Britain 1750-1834*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 350-371.
  45. *MEGA*, 2/8, p. 578-579; trad. fr. in *Le Capital*, Livre I<sup>er</sup>, p. 690-691.
  46. *MEGA*, 2/8, p. 590-601.
  47. Lettre à F. Engels, 14 août 1851, in *ibid.*, 3/4, p. 106-107; trad. fr. in *Correspondance II*, p. 288; *MEGA*, 3/4, p. 113-114, 183 et 356; *MEW*, 31, p. 178-179 et 183; 32, p. 5-6 et 51-52; Anneliese Griesse, «Die geologischen, mineralogischen und agrochemischen Manuskripten. Ein Beitrag zu ihrer wissenschaft-historischen Einordnung», *Beiträge zur Marx-Engels-Forschung. Neue Folge 2006*, Hambourg/Berlin, Argument Verlag, 2006, p. 31-48. La vision d'Engels sur Malthus était identique à celle de Marx, voir *MEGA*, 3/13, p. 362-364; *MEW*, 35, p. 150-151.
  48. *MEGA*, 2/15, p. 752; trad. fr. in *Le Capital*, Livre III, p. 159.
  49. *MEGA*, 2/15, p. 626; trad. fr. in *Le Capital*, Livre III, p. 129.
  50. *Ibid.*, 2/15, p. 611-617.
  51. *Ibid.*, 2/15, p. 627-722.
  52. *Ibid.*, 2/15, p. 725-749, en particulier p. 736, 738-739, 742 et 748-749.
  53. *Ibid.*, 2/15, p. 744; trad. fr. in *Le Capital*, Livre III, p. 150.
  54. *Ibid.*, 2/15, p. 428-429 et 595; trad. fr. in *Le Capital*, Livre III, p. 265; et aussi *MEW*, 34, p. 53.
  55. *MEGA*, 2/15, p. 427; trad. fr. in *Le Capital*, Livre III, p. 102; plus généralement p. 426-432. Ces six pages sur les sociétés anonymes apparaissent dans *MEGA* au Livre III du *Capital* et peuvent être comparées aux 160 pages sur l'agriculture et la rente foncière pour se faire une idée de leur importance relative pour Marx.
  56. *Ibid.*, 2/1, p. 196 et 484; 2/8, p. 484; 2/15, p. 285 et 293-295; citation in *Grundrisse*, p. 236. L'éducation protestante de Marx, ses sympathies de gauche pour l'unité nationale italienne et sa vision du monde athée, tout cela contribuait à ce qu'il tint en piètre estime l'Église catholique et son dirigeant profondément conservateur, aussi bien politiquement qu'intellectuellement, le pape Pie IX.
  57. «German Literature», *Saturday Review of Politics, Literature, Science and Art*, vol. 24, n° 638, 18 janvier 1869, p. 96-98; *MEW*, 32, p. 535.
  58. Inge Schliebe et Ludmilla Kalinina, «Rezensionen des Marxschen Werkes, "Zur Kritik der politischen Ökonomie aus dem Jahre 1859"», *Beiträge zur Marx-Engels-Forschung*, Cahier 1, 1977, p. 103-123; *MEGA*, 3/9, p. 437, 442-443, 471, 474, 477, 491, 495, 522, 532-533, et 539; 3/10, p. 31 et 42-43.
  59. *MEW*, 31, p. 345-346, 370, 377-380, 384-386, 388-389, 403-405, 563, 567-568, 573-574 et 577; 32, p. 9-10, 41, 91-92, 134-135, 186-187, 459, 536-

- 567, 546, 550-551, 554 et 589; *MEGA*, 1/21, p. 3-14, 38-45 et 68-74; 2/8, p. 737-787 et 1368-1373.
60. *MEW*, 31, p. 290-291, 391 et 575; 32, p. 8, 11-112, 30, 187, 459, 538 et 749; Erik Grimmer-Solem, *The Rise of Historical Economics and Social Reform in Germany 1864-1894*, Oxford, Clarendon Press, 2003; Albert Schäffle, *Kapitalismus und Sozialismus mit besonderer Rücksicht auf Geschäfts und Vermögensfragen*, Tübingen, H. Laupp'schen Buchhandlung, 1870, p. 308-361 et 413-428; Lenger, *Werner Sombart*, op. cit., p. 78-114.
61. Johannes Siemes, «Karl Marx im Urteil des sozialen Rechts», *Der Staat*, n° 11, 1972, p. 376-388.
62. Sur le scepticisme d'Engels au sujet de la Sécurité sociale naissante, voir *MEW*, 32, p. 369-370.
63. Heinz Kurz, «Marginalism, Classicism and Socialism in German-Speaking Countries, 1871-1932», in Ian Steedman (dir.), *Socialism and Marginalism in Economics 1870-1930*, Londres, Routledge, 1995, p. 7-86; Eugen von Böhm-Bawerk, *Karl Marx and the Close of His System*, Paul Sweezy (dir.), New York, H. Wolff, 1949, en particulier p. 86-98; Maxim Kowalewski, «Erinnerungen an Karl Marx», in *Mohr und General*, op. cit., p. 391.
64. «Yet Another Note on Adam Smith's "Invisible Hand" : What It Is and What It Is Not» (2009) <<http://delong.typepad.com/sdj/2009/11/yet-another-note-on-adam-smiths-invisible-hand-what-it-is-and-what-it-is-not-by-adam-smith.html>> [janvier 2015].